

Constantin FROSIN

**MINIANTHOLOGIE
DE POESIE
ROUMAINE**

editie on-line www.cartesiarte.ro

2010

Constantin FROSIN

**MINIANTHOLOGIE
DE POESIE
ROUMAINE**

Le folklore

MIORITA

Ce site d'harmonie
Coin de paradis,
Le voilà parcouru
Et puis descendu
Par troupeaux d'agneaux
Et trois pasteureaux,
L'un de Moldavie,
L'un de Transylvanie,
De Vrancea l'autre pays.
Celui Transylvain
Et l'autre Vrancien,
Les voilà associés
Et fermement décidés,
Quand le soleil faiblit,
A lui ôter la vie
A l'autre, le Moldave
Car trop beau et brave
Et a plus de brebis
Cornues et comme bouffies,
Chevaux plus fougueux,
Chiens plus audacieux.
Mais voilà que l'agnelle
A la laine si rebelle,
Depuis trois ans déjà
De parler ne cessa
Et l'herbe plus ne brouta.
« - Hé toi, ma blanche agnelle
Ou, plutôt, poivre et sel,
Trois jours ça fait
Que plus ne te tais :
Ou bien l'herbe te déplâit –
Es-tu indisposée,
Mon agnelle préférée ? »
« - Oh, mon cher pastoureau,
Va, abrite ton troupeau
Dans ce noir bocage
Plein de pâturage
Et de frais ombrage,
Allez, cher maître, allez –
Un chien va appeler,

*Le plus téméraire
Qui t'est comme un frère,
Quand la lumière faiblit
Ils veulent t'ôter la vie,
Celui transylvain
Et l'autre vrancien ! »
« - Allez, va, chère brebis,
Tu entends la magie :
Si je perds la vie
Dans cette belle prairie,
Va prier le Transylvain
Et l'autre, Vrancien,
De me porter en terre
Tout près, dans la même aire,
Dans la bergerie,
Vous tenir compagnie,
Derrière le bercail
Où mes chiens qui braillent.
Dis-leur en paix
Et mets à mon chevet
Un pipeau en os
Qui mes vœux exauce,
Et un en sureau
D'un entrain si chaud
Lorsque le vent se lève
Et qu'il souffle sans trêve,
Tout mon troupeau s'y rend
Me pleurer, en versant
Bien des larmes de sang !
Ne parle pas de (ma) mort
Il faut qu'ils l'ignorent,
Dis-leur pour de vrai
Que j'ai épousé
Une bien altièrè princesse
De tout le monde la déesse.
Quand mes nocés fêtais,
Un astre est tombé,
Soleil et Lune, de même
Appuyaient mon diadème.
Sapins, sycomores
Furent de mes noceurs.
Les montagnes – curés,
Musiciens – oiselets,
Milliers de passereaux
Etoile comme flambeaux !
Si tu aperçois
Et même de près, vois
Ma mère si ancienne,
Au cordon de laine,
Tant de larmes versant*

*Dans les champs courant,
Tous interrogeant
Et à tous disant :
- « Qui aura connu
Et qui aura vu
Un fier pastoureau
Svelte comme un agneau ?
Son beau visage est
Tout blanc, comme le lait,
Sa petite moustache est
D'un blond si doré,
Et son cheveu est
Plus noire même que geais ;
Ses yeux ont l'allure
Bien noire de deux mûres !
Alors, mon agnelle
Prends donc pitié d'elle,
Dis-lui pour de vrai
Que j'ai épousé
Une princesse du mythe
Dans un céleste site.
Et à cette petite vieille femme
N'avoue point, ô, mon âme
Qu'un astre est tombé
Quand mes noces fêtais
Et que de mes noceurs
Furent sapins, sycomores,
Les montagnes – curés,
Musiciens – oiselets,
Milliers de passereaux,
Etoiles comme flambeaux ! »*

LE MONASTÈRE D'ARGES

D'Arges en aval
Sur une rive idéale
Noir, Prince régna s'éloigne
Avec ses compagnes
Neuf contremaîtres adroits
Maçons et goujats,
Avec Manole sont dix –
Lui, il bat ses novices.
Ils s'en sont tous allés
Choisir dans la vallée
Place pour bâtir un cloître-
Prières, mémoires accroître.
Comme ils cheminaient,
En route rejoignaient
Un pauvre pastoureau
Jouant du pipeau !
*« Sur l'Arges, en haut
Portas tes troupeaux,
Sur l'Arges en bas
Tes troupeaux menas.
N'as-tu remarqué
Par où est passée
Une muraille quittée
Et non achevée,
Au pied d'une belle crête
Avec vertes coudrettes ? »*
*« Si, l'ai remarqué
Par où suis passé,
Cette muraille quittée
Et non achevée.
Dès que chiens la voient,
Ils sont aux abois,
Aboient à la Lune
Et chantent la mort – une. »*
Rien qu'à l'entendre,
Le Prince se fait tendre.
Sous peu s'en allait
La muraille chercher

Avec neufs goujats
Neuf contremaîtres adroits.
Avec Manole sont dix –
Lui, il bat ses novices.
*« La muraille est là,
J’y arrête mon choix
De bâtir mon cloître.
Vous contremaîtres adroits
Maçons et goujats,
Point plus ne tardez –
Cette œuvre commencez,
Pour moi élevez
Ensuite édifiez
Un bien grand monastère
Sans pareil sur la terre.
Je vous donne avoirs,
Vous fais tous boyards.
Sinon, j’en prends cure
Et je vous emmure,
Vous emmure vivants
Dans les fondements ! »*

II

Les contremaîtres couraient,
Bouts de corde tendaient,
L’endroit mesuraient,
De larges fosses creusaient,
Sans cesse travaillaient,
Les murs relevaient.
Mais ce qu’ils faisaient
De nuit s’écroulait
Et beau ils avaient
Le lendemain œuvrer,
Comme la troisième et
La quatrième journée !
Le Prince s’étonnait
Ensuite les grondait.
Puis se renfrognait
Et les menaçait
D’emmurer vivants
Avec les fondements !
Les contremaîtres adroits
Maçons et goujats
Œuvraient et tremblaient
A longueur de journée
Dès l’aube au soir, l’été.
Mais Manole restait,
Point ne travaillait,
Enfin se couchait

Et un rêve faisait,
Ensuite se levait
Ce discours tenait :
« *Neuf contremaîtres adroits,
Maçons et goujats,
Savez-vous quel rêve
J'ai eu en cette trêve ?
Un murmure divin
Me dit à dessein
Que tout ce qu'on travaille
Nuitamment défaille –
Avant d'arrêter,
Dedans d'emmurer
L'épouse la première
Qui demain surgit
Au matin petit,
Apportant la bonne chère
A son homme, à son frère.
Donc, si vous voulez
Quand même terminer
Ce sacré monastère,
Accroître mémoires, prières,
On doit décider
Et nous tous jurer
Et serment prêter,
Garder ce secret :
Toute femme, n'importe laquelle
Toute sœur, n'importe laquelle
Qui demain paraît
Dès potron-minet,
Celle-ci sacrifier
Et l'y emmurer ! »*

III

Dès potron-minet,
Manole se levait
Et là-haut grimpeait
S'aidant de la clôture
Et, plus haut, d'armatures,
Les champs observait,
Les routes demandait.
Hélas, il voyait
Qui donc, arriver ?
Sa très belle compagne
La fleur des campagnes !
Elle, qui s'approchait
Et lui apportait
De bons plats pour manger
Et de quoi s'abreuver.

A peine la voyait,
Son cœur tressaillait.
A genoux tombait
Et, pleurant, disait :
*« Use, Dieu, d'un subterfuge
Et donne-nous un gros déluge
Qui forme des fleuves bien grands
Qui charrient des torrents,
Qui les fassent déborder
Pour ma belle arrêter,
Qui rendent ses efforts vains
Pour qu'elle rebrousse chemin ! »*
Dieu s'apitoyait,
Sa prière exauçait,
Les nuages ramassait,
Le ciel embrunissait
Et, tout à coup, du ciel
V'là des pluies torrentielles
Qui forment des fleuves bien grands
Et charrient des torrents.
Malgré ces lourdes pluies,
Elle vient – rien n'y fit :
Tout obstacle défie
Et à rien ne plie.
Manole la voyait,
Son cœur lui saignait,
Il s'agenouillait
Et de nouveau priait :
*« Faites, ô, Dieu, souffler,
Un vent se lever
Qui les sapins dépouille,
Les sycomores patouille,
Les montagnes renverse,
Lui faire prendre route inverse,
Revenir sur ses pas,
Dans la vallée, là-bas ! »*
Dieu s'apitoyait
Sa prière exauçait,
Un grand vent levait,
Sur la terre soufflait,
Sapins dépouillant,
Platanes patouillant,
Montagnes renversant,
Mais tout effort fut vain :
Anne va son chemin !
De l'avant allait
Trop peu hésitait
Et plus approchait
Pour son malheur, mais
Déjà elle paraît.

IV

Les contremaîtres adroits
Maçons et goujats,
S'en réjouissaient,
Manole enrageait,
Sa femme embrassait,
Dans les bras prenait,
La charpente grimpeait
Là-haut la posait
Comme pour rire, disait :
« Attends, mon bonheur,
Ne prends donc pas peur –
On veut plaisanter :
Feindre de t'emmurer ! »
Anne confiance avait
Et gaiement souriait,
Manole soupirait,
Puis entreprenait
Le mûr de bâtir,
Le rêve d'accomplir.
Le mur se hissait
Et l'enveloppait
Jusques aux jarrets,
Jusques aux mollets
Et la malheureuse
N'était plus rieuse :
« Voyons, Manole, Manole,
Mon cher contremaître Manole !
Trêve de plaisanterie –
A quoi ça rime, chéri.
Voyons, Manole, Manole,
Mon cher contremaître Manole !
Ce mur me fait très mal
Et mon petit corps ravale ».
Manole se taisait,
Sans cesse bâtissait.
Le mur se hissait
Et l'enveloppait
Jusques aux jarrets
Jusques aux mollets
Jusques à son flanc,
Jusqu'à son mitan.
Elle, la malheureuse
Était moult peureuse
Et disait, soucieuse :
« Voyons, Manole, Manole
Mon cher contremaître Manole !
Ce mur me fait très mal

*Et mes petits seins ravale,
Mon petit étouffe, très pâle ! »*
Manole enrageait,
Sans cesse travaillait.
Le mur se hissait
Et l'enveloppait
Jusques à son flanc,
Jusques à son mitan,
Jusqu'à ses lèvres sensuelles,
Jusques à ses prunelles.
Tellement l'était
Qu'on ne la voyait,
Juste on l'entendait
Qui du mur disait :
*« Voyons, Manole, Manole
Mon cher contremaître Manole
Le mur me fait très mal,
La vie est ma rivale
Ce mur me serre très fort –
Ne verrai plus l'Aurore ».*

V

D'Arges en aval,
Sur une rive idéale,
Le Prince met pied en terre
Pour élever prière,
Dedans ce monastère
D'architecture altièrè-
Un monastère bien grand,
De toit autre différent.
Le Prince l'observait,
S'en réjouissait,
De la sorte parlait :
*« Vous, mes contremaîtres adroits
Dix maçons et goujats,
Dites en toute pudeur
La main sur le cœur,
Si vous avez la science
En votre âme et conscience
De bâtir un autre cloître
Prières et mémoires accroître,
Beaucoup plus lumineux
Et beaucoup plus somptueux ? »*
Ces contremaîtres adroits
Maçons et goujats
Sis sur l'armature
Et sur la toiture
D'un orgueil très gai
Au prince répondaient :

« *Contremaîtres si adroits
Maçons et goujats
Comme nous avons pu,
Il n'y en a plus !* »
*Sachez donc, ô, sire,
Qu'on pourrait bâtir
N'importe quand un autre cloître-
Mémoires et prières accroître,
De beaucoup plus lumineux
Et beaucoup plus somptueux !* »

Le Prince écoutait
Et réfléchissait
Ensuite ordonnait
Les charpentes d'enlever
Toutes les échelles d'ôter,
« *Et ces maîtres adroits
Maçons et goujats
Qu'on s'en fiche, désaisisse :
Laissez donc qu'ils pourrissent
Haut sur l'armature
Et sur la toiture* ».

Les maîtres cogitaient
Et confectionnaient
Des ailes aptes pour le vol
En légère échandole,
Puis les déployaient,
Dans le vide plongeaient –
Mais trop vite chutaient.
Et où ils tombaient
Au sol s'écrasaient.

Et quand le maître Manole
Le grand contremaître Manole
Tentatives faisait
Dans le vide plonger,
Soudain l'entendait
Qui du mur parlait,
Une voix étouffée,
Une voix moult aimée,
Qui à peine geignait,
Toujours répétait :

« *Manole, ô, Manole,
Mon cher contremaître Manole !
Ce mur me fait très mal,
Mes tout petits seins ravale,
Mon petit étouffe, très pâle,
La vie est ma rivale !* »

Comme il l'entendait,
Manole s'affolait,
Ses yeux s'embuaient,
Le monde pivotait,

Les nuages tournoyaient
Et, de l'armature,
Dessus cette clôture,
Raide mort il tombait !
Et où il tombait,
Qu'est-ce qui surgissait ?
Une fontaine bien agreste
D'une source plutôt modeste –
Et sourd une eau salée,
Partant des larmes versées.

Toma Alimos

Loin, mon frère, par monts et par vaux
Dans le grand lointain, mais pas trop,
Dans la plaine du Dniestr baignée,
En terre par les Turcs raflée,
A l'horizon où prend forme
Le ravin à cinq grands ormes,
Lesquels ont poussé du même tronc
Comme cinq frères nés d'une même mère, sont,
Restait Toma Alimos
Boyard de Tara de Jos,
Restait Toma le fameux
Près de son grignon fougueux.

Attaché au pieu d'argent
Fiché en terre noire, d'antan.
Et comme sur l'herbe il restait,
Bien gai, bonne chère il faisait
Sans cesse buvait et jouissait
Et sa bouche ainsi parlait :
*« A qui donc puis-je brindes porter,
Brinderais-je pour mon cheval bai,
Mais il est plutôt cinglé
Et risque de se cavalier,
A mes armes brindes je porterais,
Parce qu'elles sont mes sœurs, les vraies,
Mais c'est autant de bois sec,
Froid acier qui va avec !
Donc, je porterai brindes aux ormes,
Les géants des cimes qui prennent forme,
Ils sont prêts à rétorquer
De leur frémissement fort gai,
Et dans les airs vont chanceler
Et devant moi s'incliner ! »*
Tel était donc son discours

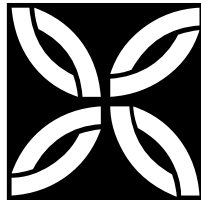
Qu'au loin, dans les alentours,
Un hennissement entendait
Qui toujours plus s'approchait.
Mollement, Toma se levait
Au loin ses regards portait
Un brigand apercevait
A cheval sur un noir jais,
Un bon cheval, vrai destrier...
Donc, un vrai cheval princier.
Le grand brigand, chevelu
A l'instar d'un chêne feuillu,
C'était Manea le trapu
Vêtu d'une touloupe duvetée,
Une touloupe toute retournée,
Fort d'une massue non polie
A la seule hache dégrossie.
Lentement, Toma approchait
Et ainsi il lui parlait :
*« Ohé, Toma Alimos,
Boyard de Tara de Jos,
Que foules-tu notre héritage
Et ravages nos pâturages ? »*
Boyard Toma Alimos
Lui tend son vin - faire la noce :
*« Salut à toi, Manea, mon frère,
Va, renonce donc à ta colère !
Allons boire, faire ensemble bonne chère ».*
Manea de sa gauche, prenait
Et de la main droite s'armait,
Sa badelaire du sein tirait
Et si bien la brandissait
Et tellement bien il visait,
Que Toma, il le frappait
Là où le torse se bordure
A l'endroit de la ceinture,
Juste au-dessus du nombril,
Là où le preux est fragile.

Toma une colère piquait...
Manea mit pied à l'étrier,
Lui tournait le dos, s'enfuyait.
*« Olé, roublard, malin futé,
C'est toi qui ma vie as ôté !
Si je mets la main sur toi,
Ta vie sera aux abois ! »*
Comme était à discourir,
Ses boyaux voulait réunir,
Dans les paniers les casait,
Dessus la ceinture mettait,
Vers son cheval il allait

Et ainsi il lui parlait :
« *Olé donc, mon petit destrier !
Olé, mon costaud osé !
Si tu faisais en ta vieillesse
Ce que pouvais en ta jeunesse !* »
Son cheval l'œil allumait,
Hennissait et répondait :
« *Prends ma crinière et enfourche-moi,
Et tiens bien en selle, gare à toi.
Je te montrerai en ma vieillesse
Ce que pouvais en ma jeunesse !* »
Toma monte donc vite en selle
Et charge fort sa haridelle,
Et sans cesse crie et l'appelle :
« *Olé donc, mon petit destrier !
Olé, mon costaud osé !
Mets-toi en chemin, va-t-en
Pareillement à l'herbe des champs
Au gré du souffle du grand vent !* »
Le bai en route se mettait,
Manea s'observait tout près,
Toma criait et enrageait :
« *Tu m'éventras traîtreusement,
Après t'enfuis trop lâchement,
Si je mets la main sur toi,
Ta vie sera aux abois.*

*Rencontrons-nous, donc arrête
Pour faire un brin de causette,
Juste deux paroles moult acérées,
Par nos deux badelaires prononcées !* »
Manea tentait d'échapper
Mais Toma le rattrapait,
Et si bien il le visait
Qu'au bond il me le tranchait
En deux bonnes parties égales
Et trois côtes du noir létal !
Manea tombait par moitiés,
Toma à son bai disait :
« *Olé donc, mon petit destrier !
Olé, mon costaud osé !
Ma petite vue se trouble, s'altère,
Les nuages tournoient dans les airs...
Dépêche-toi et trotte, va-t-en
Et porte-moi rapide comme vent
Là-bas, où les cimes se forment
Au ravin où poussent cinq ormes,
Je vais mourir, mon petit bai
Et te voir, plus ne pourrai !
Quand mon âme je donnerai,*

*Te caresser ne pourrai,
De tes propres sabots une pioche fais,
Près des ormes mon trou va creuser,
Et prends-moi avec tes dents
Ensuite, jette-moi là-dedans.
Les ormes vont tous chanceler,
Les feuilles toutes vont se secouer,
Mon corps vont envelopper ! »*



MIHAI EMINESCU OU LE GENIE TUTELAIRE

CES OISEAUX AU BORD DU SOMMEIL

Ces oiseaux au bord du sommeil
Se réunissent autour de leurs nids,
Se mettent à l'abri entre les feuilles –
Allons, bonne nuit !

Les sources seulement encore soupirent,
Alors que le bois noir se tait ;
Au jardin, les fleurs s'endormirent –
Va, dors en paix !

Sur l'eau, les cygnes rentrent à leur foyer
Pour gîter entre les joncs si fins –
Que les anges restent à ton chevet,
Allons, dors bien !

Au-dessus de la nocturne féerie,
Voilà que la fière lune se lève ;
Tout n'est que songe et harmonie –
Fais de beaux rêves !

DU NOIR ...

Du noir de l'éternel oublié
Où tout ce qui est, roule,
Toutes les jouissances de notre vie,
Les lueurs du crépuscule.

Du point où ne ressurgit plus
Rien de ce qui passa,
J'aimerais qu'une fois dans ta vie, tu
Prennes ton vol vers là-bas.

Et si les yeux que j'ai aimés
Ne débordent de lumières,
Considère-moi rasséréné
De tes éteints éclairs.

Et si la voix tellement chérie
S'abstient de me parler,
Je comprendrais que tu me cries
D'outre tombe, ton empyrée.

JUSQU'À L'ÉTOILE...

Jusqu'à l'étoile qui s'est levée
Il est un si long chemin,
Que la lumière mit des milliers
D'années pour nous rejoindre, enfin.

Peut-être s'est-elle éteinte en route
Noyée par le bleu lointain.
A peine aujourd'hui, sous notre voûte,
Eclaire nos yeux incertains.

L'icône de l'étoile qui mourut
Gravit lentement dans le ciel.
Elle scintillait inaperçue,
Maintenant on la voit – irrédelle.

Il en est de même de notre **dor**
Péri dans la nuit épaisse,
La lueur de l'amour bien mort
S'entête à nous suivre sans cesse.

POURQUOI NE VIENS-TU PAS ? ...

Tiens, les hirondelles vont filer,
Se secouent les fleurs de noyer.
La brume recouvre les vignes là-bas –
Pourquoi ne viens-tu pas, pourquoi ?

O, reviens dans mes bras câlins,
De te regarder, j'ai bien faim,
De poser doucement mon front béat
Contre ton sein, contre ton sein à toi !

Te souviens-tu : frais et dispos
On errait par monts et par vaux,
Je te levais à bout de bras
A tant de fois, à tant de fois !

Dans ce monde, il y a des femmes
Dont les yeux font jaillir des flammes,
Mais fût-elle suprême, leur beauté,
Elles te sont inférieures, tu le sais !

Car toi seule rends le calme sans cesse
A la vie de l'âme en détresse,
Que tous les astres plus achevée -
Ma bien-aimée, ma bien-aimée !

A présent, automne avancé.
Les feuilles retombent dans le sentier.
Et ces champs sont vagues et comme ras...
Pourquoi ne viens-tu pas, pourquoi ?

KAMADEVA

Des douleurs de l'amour, voulus
Mon âme guérir, déjà à bout.
Dans mon sommeil, criai Kama –
Kamadeva, le dieu hindou.

Il arriva, enfant hautain
A cheval sur un perroquet,
Affichant un sourire captieux
Sur ses lèvres de corail, toutes pâles.

Nanti d'ailes propres, dans son carquois
Il garde comme armes autant de traits -
Uniquement des fleurs vénéneuses
Venues du Gange tellement altier.

Il chargea son arc d'une belle fleur
Et juste au cœur il me férit,
Si bien que toutes les nuits, sans trêve,
Je pleure, insomniaque, dans mon lit...

Muni d'une flèche envenimée
Vint me donner une correction,
Le fils de la bleue voûte céleste
Et de la trop vaine illusion.

À MES PROPRES CRITIQUES

Des fleurs, il y en a beaucoup,
Mais peu vont porter fruit un jour :
Chacune frappe aux portes de la vie,
Mais retombent par terre, sans détours.

Il est facile d'écrire des vers
Lorsqu'on ne trouve plus rien à dire,
En enfilant des mots trop creux -
N'importe, le faux va resplendir.

Si ton cœur en est à pétrir
Mainte espérance et force passions,
Et que ton esprit trouve le temps
A cela de faire attention,

En vraies fleurs aux portes de la vie
Ça frappe aux portes de la pensée,
Demande à entrer dans le monde,
Exige les vêtements du parler.

Pour l'amour de tes propres passions,
Pour l'amour de ta destinée :
Où gardes-tu tes inquisiteurs,
Fort impitoyables, yeux glacés ?

Ah ! Tu as alors l'impression
D'attraper le ciel sur la tête :
Où trouveras-tu donc le mot
Apte à la vérité bien nette ?

Hé, vous, critiques aux fleurs stériles
Incapables fruits de produire :
Il est facile d'écrire des vers
Lorsqu'on parle pour ne rien dire.

LE DÉSIR

Viens dans le bois, à cette source-là
Qui tressaute sur le gravier,
A l'endroit où champs de sillons,
Par branches ployées, sont masqués.

Accours donc dans mes bras tendus
Et épanche-toi sur mon cœur,
Je te soulèverai alors le voile
Me cachant ton charme si rieur.

Sur mes genoux, là, viens t'asseoir,
L'on sera à deux, tout seuls ;
Et dans tes cheveux frémissants
Il neigera fleurs de tilleul.

Coiffé de blond, ton front si blanc
Couche-le sur mon bras,
Et laisse tes lèvres si délicates
En proie aux miennes. Tu verras...

L'on fera un beau rêve de bonheur
Conjoints par l'écho du chant
Murmuré par sources solitaires,
Par un léger souffle du vent.

L'harmonie de cette belle forêt
Inquiétante, nous enivre.
Des fleurs de tilleul, à l'envi,
Verseront sur nous, en chute libre.

LE LAC

Un lac bleu, au milieu d'un bois
De jaunets d'eau est parsemé,
Faisant des ronds d'écume sur l'eau
Une petite barque s'y voit trembler.

Je me promène le long des berges,
L'oreille tendue, pris de langueur.
Je brûle de la voir jaillir des joncs
Et tendrement me presser sur son cœur.

De sauter ensemble dans la barque
Par le murmure des vagues guidés,
De lâcher le gouvernail,
Les avirons d'abandonner.

De flotter, ensorcelés,
Au clair de la lune, douce et blonde –
D'ouïr les joncs bruire au vent
Et le tendre clapotis de l'onde !

Mais elle ne vient pas. Solitaire,
J'ai beau souffrir et soupirer
Au bord de ce lac bien bleu
De jaunets d'eau tout parsemé.

VENISE

La vie de la grandiose Venise s'est éteinte,
Ni chansons, ni lumières de bal ne l'assaillent
Dans l'escalier en marbre, par les vieux portails,
Entre la lune, offrant aux murs une bien blanche teinte.

Okéanos sanglote, pleure dans les canaux...
Rien qu'immortel, il reste dans la fleur de l'âge.
Un baiser mettrait du souffle au cœur volage,
Il déferle sur de vieux murs, résonnent ses flots.

Un gros silence de mort, règne dans la cité,
Aumônier témoin d'un temps indélébile :
Bien sinistrement Saint-Marc minuit va marquer.

D'une voix sépulcrale, une voix de Sibylle,
Il prononce lentement, d'une façon cadencée :
Les morts ne ressuscitent jamais, va, nubile !

HYPÉRIION

Tout droit d'un conte de fées surgie
Aux confins du grand jamais,
D'une royale souche, une fille naquit
Resplendissante de beauté.

Elle était unique, ce beau brin
De fille, vraiment un régal,
Pareille à la Vierge entre les saints,
A la Lune entre les étoiles.

De l'ombre des voûtes elle se dépêtre
Et se dirige d'un pas lent
Vers un coin, de la fenêtre
Là, où Hypérion l'attend.

L'horizon elle scrute à la ronde
Et l'océan où il lève, luit,
Guidant sur les sentiers de l'onde
Nefs par le noir engloutis.

A force de l'y voir toutes les nuits,
Son désir se fait ardent.
Il l'observe à chaque fois, l'épie
Et brûle pour elle en amant.

Comme éperdue, d'un air songeur,
A la vitre elle s'accoudait.
Ce grand amour remplit son cœur –
Jusqu'à son âme est comblée.

Et il arrive plus vif, plus beau,
Sans omettre une seule nuitée,
Du côté de ce noir château
Où, à son tour, elle l'épiait.

*

Il lui emboite furtif le pas
Et s'insinue dans sa pièce,
Tout en tissant d'un froid éclat
Pour elle une robe de princesse.

Et lorsqu'elle veut se mettre au lit
Et s'étend comme pour dormir,
Sur sa poitrine, ses mains il plie
Ferme ses paupières, se retire

Et depuis l'écran du miroir,
Comme un torrent il déferle
Sur ses yeux, sur son corps d'ivoire
Et sur son collier de perles.

Malgré son sommeil, elle souriait
A l'image dans le miroir
Qui, dans son rêve, la retrouvait
Toute son âme pour émouvoir.

Et lui parlant toute endormie,
Encore soupire et presque geint :

*- Oh, doux Seigneur de mes nuits,
Tu n'es pas là... Allez, viens !*

*Veux-tu déchoir de ta grandeur
Tout en gardant maint rayon...
Dans ma maison arrive sauveur,
Apporte-moi ta perfection !*

A ces paroles, il palpait,
S'enflammait plus et encore –
Tout fulgurant, il s'élançait
Dans la mer, vrai météore.

Au point où il fit sa culbute,
Des limbes étranges se procréent
Et, du gouffre où il eut sa chute,
Un beau jeune homme apparaît.

A la légère franchit le seuil
Des fenêtres de la maison,
Tel un sceptre, sa main se recueille
Sur un bâton fait de jonc.

Il avait l'air d'un tout jeune prince
D'une blonde chevelure pourvu,
Livide, un linceul par trop mince
Recouvre ses épaules toutes nues

Et son pâle visage, aux ombres blêmes
Tire sur le jaune, comme la cire –
Un si beau mort, aux yeux suprêmes,
Scintille comme un point de mire.

-
*Je laissai avec peine mes sphères
Pour répondre à ton invite –
Car c'est le ciel qui est mon père,
De la mer je ressuscite.*

*Pour y venir et te rejoindre,
Me repaître de ton image –
Du serein j'ai dû me disjoindre
Et naquis depuis le large.*

*Viens vers moi, ô, mon rare trésor,
Ton monde tu devrais quitter –
Je suis Hypérion et t'adore,
Tu seras ma belle mariée.*

*Là, dans les palais de corail,
Pour toujours on va s'unir ;
Dans l'océan, véritable sérail,
Tout ce qui est va t'obéir.*

-
*Tu es plus beau que ces rêves où
Les anges parfois se laissent voir,
Mais à tes projets tellement fous
Jamais ne veux m'abreuvoir !*

*Tu n'es pour moi qu'un étranger –
Ton éclat n'a guère de vie,
Je suis vivante, tu ne l'es point
Et ton froid œil me transit.*

Force lui fut, malgré son sommeil,
Pendant qu'il s'y insinuait,
Revoir le prince des flots qui veille
Et règne sur son cœur brisé.

*- Veux-tu déchoir de ta grandeur
Tout en gardant maint rayon,
Dans ma maison arrive sauveur -
Apporte-moi ta perfection !*

A l'entendre encore dire ceci,
Il s'éteignit de douleur ;
Un vrai tourbillon sa place prit
Là où il se fit malheur.

Soudain, il sévit un fléau
Sur le monde dont l'air s'embrase,
Et des profondeurs du chaos
Un bien noble faciès s'évase.

Sur sa belle et riche chevelure,
Sa couronne paraît brûler,
Ses ailes ont une grande envergure,
Par un solaire feu baignées.

Ses longs bras, comme le marbre, dépassent
De son linceul tellement noir ;
Il arrive pensif, de guerre lasse,

Plutôt pâle, d'un air hagard.

Mais ses grands yeux, un vrai miracle,
Brillent moult chimériquement,
Tout comme deux passions insatiables
Poussées par un noir ferment.

*- Je laissai avec peine mes sphères
Pour t'entendre, seulement voici :
C'est le Soleil qui mon père,
Et ma mère, c'est bien la Nuit.*

*Viens vers moi, ô, mon rare trésor,
Ton monde, tu devrais quitter.
Je suis Hypérion, et d'adore –
Tu seras ma belle mariée.*

*Viens donc, dans ta belle chevelure
Je vais mettre guirlandes d'étoiles,
Dans mes hauteurs, n'en aie point cure,
Tu feras la plus belle toile.*

*- Tu es plus beau que ces rêves où
Les anges parfois se laissent voir,
Mais à tes projets tellement fous
Jamais ne veux m'abreuvoir.*

*Ton cruel amour fait déjà mal
Aux fibres de l'âme, aux cordes,
Tes yeux me brûlent dès leur dédale,
Ton lourd regard me déborde.*

*- Puis-je, crois-tu, choir à ton appel ?
Est-ce pour toi si étonnant
Que moi, je sois bien immortel,
Que tu ne le sois nullement ?*

*- Jamais je n'ai cherché mes mots -
Par où devrais-je commencer ?*

*Ton parler est très clair et haut,
Mais je ne peux l'expliquer.*

*Et si tu désires tout à fait
Que mon cœur ne soit qu'à toi,
Descendre sur cette terre tu devrais
Devenir mortel, comme moi.*

*- Tu brigues mon immortalité
Et m'offres ton baiser au change.
Cependant, toi aussi, tu devrais
Savoir que j'en chante les louanges.*

*Soit, je m'en vais naître du péché,
Ce monde régi par d'autres lois ;
J'avais reçu l'éternité –
Je lui préfère l'immédiat.*

Et de s'en aller... à vau-l'eau
Pour les beaux yeux d'une jeune fille...
Abandonnant sa place là-haut,
Pendant des jours se gaspille.

*

Sur ces entrefaites, Catalin,
Beau page à la cour, damnable,
Qui n'a cesse de verser du vin
Aux nobles invités à table,

Un page qui porte partout la traîne
Des robes de l'impératrice,
Bavard sans aveu et sans gêne
Dont les yeux partout se hissent,

La bouche vermeille, haut en couleurs,
L'expression plutôt câline,
Il glisse un regard fureteur
Du côté de Cataline :

« Mon Dieu, comme son port est léger !
De plus, elle est diablement belle !
Va, c'est le moment ou jamais :
Tente donc ta chance, demi-sel ! »

Il l'attire tout doux par la taille
Et la repousse dans un coin.
- *Qu'est-ce que me veux, petite caille ?*
Allez-va-t-en à tes soins !

- *Ce que je veux ? Ne plus te voir*
Si plongée dans tes pensées ;
Souris plutôt et laisse-moi boire
Au moins un de tes baisers !

- *Qu'est-ce que tu peux bien me vouloir*
A la fin ?! Laisse-moi, va-t-en !
Je m'ennuie de mon Astre du soir,
Après lui, je languis tant...

- *Si tu ignores vraiment l'amour,*
Je sais en quoi il consiste ;
Si tu en as envie, j'accours -
Ne pense pas à mal, j'insiste.

Tout comme l'oiseleur tend ses filets
Aux oiseaux, dans le taillis,
Quand mon bras gauche je te tendrai,
Ma taille alors tu saisis

Et ton regard devra rester
Comme submergé par le mien...
Si j'essaie de te relever,
Tu devras y mettre du tien

Lorsque mes yeux cherchent après toi,
Tu te dois de leur faire face ;
Mirons-nous toujours avec joie
Sans être jamais de guerre lasses.

*Et pour que tu connaisses à fond
Ce dont tout amour est fait,
Quand je t'embrasse, tu me réponds
De même - me donnes un baiser.*

*Tous ses propos elle écoutait
Étonnée et comme distraite
Et très gentiment, quoique gênée,
Finalement, elle lui jette*

*Tout bas : - Dès ma plus tendre enfance
Je te connais, il me semble,
Bavard, lutin, et je pense
Qu'on est faits pour être ensemble...*

*Mais une étoile jaillit, s'élança,
Survola ces silences d'oubli
Et rend tout horizon immense
Aux marines superficies.*

*Et en cachette je baisse le front
Alors que je fonds en larmes
À la vue de tous ces moutons,
Comme aimantés par un charme,*

*Très amoureuxment il luit
Pour apaiser ma douleur ;
Survole toujours plus loin la vie –
Jamais suis à son hauteur.*

*De rares rayons arrivent, bien froids,
Depuis son monde, la distance...
Je l'aime toujours, mais à chaque fois
Il ne me sera qu'absence.*

*C'est pourquoi mes journées toutes sont
Désertes, pareilles aux prairies,
Seuls mes nuits, quel charme elles ont
Dont le sens reste incompris.*

*- Tu es restée enfant, vois-tu...
Allons fuir au bout du monde ;
Là, toutes nos traces seront perdues,
La solitude, bien profonde.*

*On sera bien sages tous les deux -
A nous la joie et la gloire ;
De nos parents seront oublieux
Et même de l'Etoile du soir.*

*

Hypériorion s'en fut... Déployées,
Ses ailes assaillent la lumière.
Des milliers d'années dépassaient
A la vitesse de l'éclair.

Il survolait ciels étoilés
Surplombés par d'autres étoiles.
Tout l'air d'un éclair il avait –
Révélation sidérale.

Et comme au Jour Premier, il voit
Jaillir des gouffres du Chaos
Avant, après, autour de soi
De bien fulgurants flambeaux.

Comme des mers l'assaillent, cupides –
Il les traverse à la nage
Et le survole, l'esprit languide
Et point n'accepte leur servage

Car sa course est illimitée,
Tout œil s'y tait, fût-il béant
Et le Temps a beau essayer
De conjurer le néant.

Tout autour il y a le vide
Comme une soif qui l'envahit :
Autant de profondeurs perfides,
Pareilles à l'aveugle oubli.

-
*Ô, Père, ôte-moi le noir fardeau
De toute cette éternité ;
Par les mondes d'en bas et d'en haut,
A jamais tu seras loué.*

*Demande-moi, ô, Père, n'importe quoi
Je veux une autre destinée.
La source de toute vie sourd en moi,
Par toi la mort est donnée.*

*Enlève-moi ce nimbe immortel
Et toutes les foudres du regard.
Allume, en échange, la chandelle
D'une heure d'amour, même blafard.*

*C'est le Chaos qui m'engendra,
J'ai envie d'y retourner...
C'est le repos qui m'enfanta,
J'ai soif de me reposer.*

-
*Hypérion, des gouffres abyssaux
Tu lèves, rends la vie aux mondes.
N'exige donc ni signes, ni idéaux
A quoi rien ne corresponde.*

*Tiens-tu à passer pour un homme
Et devenir leur pareil ?
S'ils périssent tous au Capharnaüm,
D'autres à leur place se réveillent.*

*Tout ce qu'ils bâtissent, point ne dure –
Hélas, tant de vains idéaux –
Un flot inonde une sépulture,
Vite sera suivi d'autres flots.*

*Hantés par bonnes étoiles, ils sont
Eprouvés par un triste sort.
Nos temps et lieux restent inféconds
Et nous ignorons la mort.*

*Tout ce qui aujourd'hui existe
Naquit de l'éternel hier.
Soleil s'éteint à l'improviste ?
Arrive un autre, bien plus fier.*

*Ils ont l'air de ne plus finir
Mais la mort est là, qui rôde,
Car tous sont nés comme pour mourir,
Mais chaque mort une autre vie brode,*

*Alors que, Hypérion, tu restes,
Persistes, et n'as point de cesse ;
Exige-moi donc le mot céleste -
Veux-tu donc le don de sagesse ?*

*Veux-tu bien écouter cette voix ?
Après l'avoir laissée faire,
Hautes montagnes épouseraient les bois,
Îlots épouseraient les mers.*

*Est-ce que tu veux donner des preuves
De ta force, de ta justice ?
Je te donne la terre et ses fleuves -
Ton règne sera moult propice.*

*Je t'offrirai navires de guerre,
Des armées pour parcourir
La terre dans tous les sens, les mers -
Mais pas la mort, c'est le pire...*

*Et pour qui assumes-tu la mort ?
Retourne-toi, si tu te rends
Sur ce globe-là, bien peu accort,
Tu verras ce qui t'attend.*

*

Hypérion regagna sa place
Que le ciel lui avait vouée.
Aujourd'hui comme hier, comme de glace,
Il prend sur lui pour briller.

Voilà déjà le crépuscule,
Bientôt la nuit va tomber.
La Lune se lève en préambule
Et entreprend de monter.

Le clair de Lune, tel un linceul,
Jonche les sentiers des taillis.
Sous une rangée de beaux tilleuls,
Deux jeunes gens discutent assis.

*- Oh, laisse que ma tête sur ton sein
Se détende, ma bien-aimée,
Sous mes regards pleins de serein,
Sous nos yeux si adorés.*

*Jette un sort, fais que ton esprit
Pénètre, déchiffre mes pensées
Et qu'il mette un baume infini
Au cœur de mes nuits troublées.*

Reste donc là, au-dessus de moi,
Pour mettre une fin à mes peines ;
Mon premier amour et émoi
C'est toi, de mes rêves la Reine.

Hypérion observait d'en haut
Cet étonnement en cascade :
A peine prononcés ces propos,
Elle lui donna l'accolade.

Les fleurs sentent bon ; comme gouttes d'argent
Elles tombent en une légère pluie

Sur les cheveux des deux enfants –
Si longs et jaunes, vrais épis.

Enivrée par ce sentiment,
Elle lève les yeux, aperçoit
Hypérion. Et, tout doucement,
Ses désirs, elle lui envoie :

- *Veux-tu déchoir de ta grandeur
Tout en gardant maint rayon,
Viens dans ce bois, dans ma torpeur,
Donne-moi toute ta perfection !*

Comme autrefois il tremble dans les airs,
Frémit par monts et par vaux,
Tout en guidant des solitaires
Sur les crêtes blanchies des flots.

Mais ne retombe plus, comme naguère,
De ses hauteurs dans l'océan.

- ***Bien peu te chaut, d'argile pauvre hère,
Si c'est moi ou un chenapan.***

***De vivre dans vos limbes, à l'étroit,
Le seul hasard joue pour vous ;
Dans les hauteurs de l'air, chez moi,
Immortel suis-je, froid et flou.***

LA PRIÈRE D'UN DACE

Du temps où la mort n'était encore, ni rien d'immortel
Et où la lumière n'existait pas déjà comme telle,
Aujourd'hui n'était, demain non plus, ni hier, ni toujours,
Car UN était multiple et indivisible à son tour ;
Alors que la terre, le ciel, l'éther, le monde entier
Étaient du nombre de ceux qui n'avaient jamais été,
Au début il n'y avait que Toi, et je me demande :
Quel est ce dieu à qui l'on porte nos cœurs en offrande ?

Il n'y avait qu'un dieu – Lui – et nul autre pareil,
Du tourbillon principal forgeant un petit soleil,
Il offre aux dieux une âme et au monde la félicité,
Lui, la seule chance de rédemption de l'humanité.
Haut les cœurs ! Consacrez-lui un beau cantique en carême,
Il est la mort des morts, donc la résurrection lui-même.

Il m'offrit des yeux pour voir la lumière de la journée
Et mon cœur fut ravi par tous les charmes de la pitié.
Le hurlement des pas déferlait sous le vent
Et, dans sa voix mélodieuse, un triste vers s'entend,
Et, outre tout ceci, je viens quémander une chose de trop :
Que Lui me permette de jouir de l'éternel repos !

Que Lui maudisse n'importe qui de moi prendrait pitié
Et des deux mains bénisse ceux qui voudraient bien m'opprimer,
Que Lui prête l'oreille à qui aimerait encore rire
Et qu'il redonne des forces hésitant à m'occire,
Et que celui entre les gens devienne le premier
Qui me prive de la pierre me servant comme chevet

Que les gens me donnent la chasse tout au long de ma vie
Au point que je sente que les larmes de mes yeux ont tari
Tout un chacun sera mon ennemi, dès sa naissance ;
De moi-même, j'en arriverai à perdre connaissance,
Que mes peines et mes douleurs mes sentiments aient figés
Que je puisse blasphémer ma mère que j'eusse tant aimée –
Quand ma haine sanglante à mes yeux amour deviendrait
J'oublierai peut-être ma douleur et mourir je pourrai.

Si c'est vraiment sans foi ni loi que je dois y passer,
Que l'on n'hésite guère mon cadavre dans la rue à jeter
Et, Père, qu'à celui tu offres un bien riche présent
Qui ameute ses chiens pour lacérer mon cœur à belles dents,
Et qu'à celui qui de toute sa force veut me lapider –
De grâce, mon Maître, laisse-lui la vie pour l'éternité !

Ce n'est qu'ainsi, Père, que je saurai te remercier
Pour avoir eu la chance, grâce à Toi, cette vie de traverser.
Je ne courbe le front, ni le genou ne plie tes dons pour implorer,
C'est plutôt ta haine et tes foudres que je veux m'attirer
Afin que ton souffle ma respiration enlace
Et que, dans la nuit éternelle, je disparaisse sans trace !

L'ÉGYPTE

Le Nil roule ses flots blonds dans les campagnes envahies par les Maures
 Au-dessus se déploie le ciel de l'Égypte, tout en feu et en or,
 Sur la grève, jaunâtre et plat, le roseau pousse des profondeurs,
 Les fleurs, de vrais bijoux mis à l'air, brillent discrètement au soleil.
D'aucunes blanches, les tiges hautes, délicates comme l'argent des neiges, merveille !
D'autres rouges, écarlates ou bleues, telles des agates, des yeux qui pleurent.

 Et parmi les touffes de jonc à balai, vertes, épaisses et fournies,
Des oiseaux apprivoisés dans leurs nids, déploient leurs plumes choisies,
 Gazouillent, les becs vers le soleil, batifolent avec ardeur.
Plongé dans d'interminables rêves, jailli de sources moult sacrées,
 Le Nil roule et charrie sa légende et son miroir peu jaunet
 En direction de la tranquille mer qui submerge sa langueur.

Ses propres berges reliant les champs bien verts, des pays féériques,
 Memphis là-bas, dans le lointain, avec ses bâtiments antiques,
 Murailles étagées, rochers en surplomb – cité des géants –
 C'est là une pensée architectonique d'une belle magnificence !
L'on a bâti montagne sur montagne, de par cette vieille arrogance,
 Pour les faire briller au soleil, on les a doublées d'argent.

 Afin que cette cité paraisse jaillie des mirages du désert,
Des sables argentés remués par les tourbillons de poussière,
 Pareille au songe de la mer sacrée, par l'air chaud reflété
Transmis et repris par le lointain... Là s'érigent, très arrogantes
Et bien sempiternelles, tout comme la mort, des pyramides géantes.
 Cercueils à même de contenir une scandinave épopée.

 C'est le soir... Le Nil s'endort et les étoiles sortent des défilés,
La lune se mire dans l'eau et, à travers les nuages, va les chasser,
 Qui aura défoncé la pyramide tout en y entrant ?
C'est le roi : en chlamyde à fil d'or et ornée de pierres précieuses,

Il pénètre pour passer en revue son passé. – Douleureuse,
Son âme, lorsqu'il traverse, des yeux de l'esprit – à gué – le temps.

C'est en vain que rois gouvernent le monde avec tant de sagesse
Car les méfaits prolifèrent, alors que le nombre des bienfaits baisse ;
Ils ont beau chercher les sens encore mystérieux de la vie
Ils s'engouffrent dans la nuit... et sa grande ombre vite, longuement se déploie
Au-dessus des longs flots du Nil. Ainsi, sur ses ondes toutes en émoi,
L'ombre des pensées du roi se projette toujours plus assombrie.

Les fantômes de la pyramide, la froide onde moutonnante du Nil,
Le murmure du roseau sous la lune qui, elle, s'insinue habile,
Tout ceci ressemble à de gigantesques gerbes de lances d'argent,
Toutes ces grandeurs, celle de l'eau, celle du désert et celle de la nuit
Se réunissent pour fièrement habiller ce vieil empire, puis
Pour faire revivre dans le désert – chimères qui s'offrent menteusement.

Le fleuve sacré nous raconte, par la bouche de ses ondes, de ses flots
Tout le secret de sa source, sur des temps révolus, pâlots
L'âme s'enivre des illusions qui passent à côté, à tire d'aile
Les palmiers épars dans les prés, dorés par les rayons de la Lune
Erigent des troncs élancés – une nuit claire, lumineuse, opportune,
L'onde s'imagine l'écume, nuages sont dessinés sur l'eau par le ciel.

Et dans les temples magnifiques, dont les colonnades sont en marbre blanc,
Les deux déambulent toute la nuit dans leurs immaculés vêtements.
Et sur des harpes en argent, les prêtres accompagnent leurs motets ;
Et sous le vent du désert, à la tombée de la fraîche, brune nuit
Le sommet des pyramides délire et sinistrement retentit
Et les rois gémissent sauvagement dans leurs immenses hypogées.

L'enceinte de la bâtisse antique est surmontée par la tour maure.
Le Mage observait et scrutait pensivement son miroir en or,
Où les milliards d'étoiles du ciel comme dans un centre se réunissent.
Comme sur une vraie miniature, il interroge les voies secrètes
Et, de proche en proche, retrace les chemins trouvés de sa baguette :
C'est le noyau du monde, où règne beauté et règne justice.

Et il se peut bien que, pour faire mal à cette gent efféminée,
A ces rois souillés par tant de crimes, au clergé dévergondé,

Le Mage, gardien de la vengeance, ait lu le signe à l'envers.
Là-dessus, le vent chassa d'énormes tourbillons de sable sauvage
Noyant ainsi les villes, dont il fit de gigantesques sarcophages
Pour une gent prise de torpeur, valant peu de choses à cette terre.

L'ouragan arriva à tire-d'aile, au point que les chevaux crevèrent
Et le Nil n'est plus là que pour abreuver les sables du désert,
Lequel envahit maintenant les champs une fois florissants,
Memphis, Thèbes, le pays tout entier, le voilà couvert de ruines,
Enragées, à travers le désert errent de grandes familles bédouines
Forcées de vivre leur conte de fée épars dans ces sables mouvants.

N'importe, tout en troublant les étoiles mirées dans les ondes du Nil
Pendant la nuit, le rouge flamant dans l'eau doucement se faufile.
Sur ce, la Lune rend l'antique Egypte toute entière argentine ;
Dès lors, les âmes se mettent à rêver de toute leur histoire d'antan
Maintes voix émergent du passé et arrivent à l'oreille du présent,
Dans les démêlées des flots, des prophéties trouvent origine.

Aussitôt Memphis s'élève, en songe argentin de ce désert,
Apparition modelée par le souffle de cet orage sur terre...
Bédouins assis dans la Lune la considèrent comme un miracle
Tout en se disant de beaux contes de fée pleins d'étoiles et de fleurs
Sur cette ville-ci, qui renaît du sinistre au bout d'un long labeur ;
Des profondeurs des mers et des terres montent des sons en débâcle.

La mer dispose au fond de ses abîmes des cloches qu'elle sonne chaque nuit.
Le Nil, tout au fond, de beaux vergers à pommes d'or bien mûries ;
Tout un peuple est enseveli sous le sable du dit désert,
Mais brusquement, il se réveille en même temps que ses villes et fourmille
Vers les palais de Memphis, dont les salles ont des lumières qui brillent ;
Gros rires et gueuletons n'arrêtent plus, chaque nuit on se désaltère.



IOAN ALEXANDRU

D O R*

Sous peu, ma respiration et moi-même
Au-delà des étoiles, on va s'écouler.
Le temps viendra où, là, dans ma poitrine,
Cette lampe à (ma) gauche, sa combustion va cesser.

Puissé-je avoir de la patience, mais assez
Pour que je me consume jusqu'à l'embrase-ment.
Que mon ombre soit sucée par le vent sacré,
Que je revienne, pour de bon, à l'aveuglement.

J'ai bien compris la nature de ce monde :
Tout ce qui est, m'a l'air innocent et nouveau ;
Il n'est plus de place pour moi sous le soleil :
Ne puis-je laisser ma poussière entre les tombeaux.

De tout ce qui est, j'ai fait mes délices
Depuis le ventre de ma mère, qui l'ignorait.
Mais, en échange du don à moi offert,
Il me faut payer d'une éternité.

La lumière n'accepte pas elle, en échange,
La lumière qui constitua ma communion.
Loin de là, elle s'attend que de terre surgisse
Jean en Bois, prêt pour la maritale union.

(*Terre transfigurée*, 1982)

* *voeu, souhait, voire désir*, mais aussi (et surtout) *nostalgie, langueur*

PORTRAIT

Voilà donc bien l'arbre dont moi je suis tombé
Blond, camus, long et aux oreilles aversions
Qui vont à l'inverse lorsque je parle,
C'est-à-dire, font de mes réponses des questions.

Déjà un peu recroquevillé, comme si
J'étais attelé à une charrue en pierre.
Quand je marche tout doux sur mes brisées,
Les sillons aux astres se mettent à ressembler.

Les yeux creusés dans le crâne à une écharde en bronze,
L'un monte la garde au Levant, l'autre monte la garde au Ponant.
Les armes – des matraques suspendues aux épaules
Gardent à vue un possible mécontent.

Ce signe au front, certaines haches me l'ont fait,
Après qu'ils les aiguisent et (en) essaient la marque.
Les hommes s'en vont, fort troubles, dans les forêts,
A la recherche du tronc ayant forme de barque.

(Cette vie pour le moment, 1965)

LE GRAND PRÊTRE

La langue est le temple où il me fut donné
De servir en tant que grand Prêtre aux saints propos,
De les connaître et de les faire brouter
Parmi l'herbe épaisse séparant les tombeaux.

D'être en toute humilité à leur tête,
A la recherche des grandes sources du monde premier,
Sur des sentiers étroits franchissant les précipices.
De muer en pont en l'honneur de leurs pieux pieds.

Papillons énormes comme les monts, veillent
Sur mon autel débordant d'une très pure rosée.
Telles des serviettes, les lumières venues du Levant
Tombent sur le pain dans des coupes éventré.

Des ailes innombrables, un chœur de myriades,
Hosannas par milliers, éternelle lumière,
Et le temps s'élargit, voilà que sont envahis
Planètes et ciel, ainsi que siècle et cimetière.

Il ne m'est plus resté au dehors qu'un vent éternel
Quel orage qui arrache et enveloppe et nuit,
Lequel sape sans cesse les bases du temple crucifié
A même le noyau de la veilleuse de nuit.

CONTINUITÉ

Vivre sur terre, dans ma Patrie je me sens
A l'instar du chêne – à un certain endroit,
Que je sois mû en secret par un vent
Et qu'en usant d'un seul nom, m'appelle toute voix.

Que mon maître soit le même ciel libre comme tout
Et que mes mêmes astres ne fassent de nuit défaut
A peu près au-dessus de ma tête,
Lorsque la douce rosée tombe sur les coteaux.

Et lorsque l'automne bat son plein ici-bas
Et que se mettent à frémir feuilles et treilles,
Puissé-je prendre ma secrète couronne de feu
Et y aménager selon le soleil.

Dans ce berceau, là où je fis mon apparition,
Que je puisse veiller sous une poutre encore une nuit
Et que j'entende du grenier le haut vent,
Qui dans les âmes veut s'allumer et luit.

(Terre transfigurée, 1982)

HYMNE

C'est bien là que je demeurerai,
Un anonyme sur milliards,
Lequel, de sa propre voix, embaume
La lumière de l'éternelle Triade.

Là-bas, parmi la foule perdu,
Une branche par la rosée parlante.
Une douce souffrance au gré du vent,
Glorifiant ma propre mère naissante.

Plutôt à même le tronc d'un hymne,
En guise de vigne nocturne et barbare,
Me voilà qui enfin devins
La lumière de la veilleuse du soir.

Je vibre sans cesse en vol éternel,
Une transparence toute explorée,
A travers laquelle on voit les anges
Aux ailes de fille, aux yeux de marié.

Ceux que mon horizon attire,
Tomberont encore malades de mort.
Un gigantesque frémissement de lys
Faisant de ces lointaines noces son port.

(Les hymnes de la joie, 1973)

AUTO PORTRAIT

Comment se fait-il que je me sens en permanence
Vaincu par une joie presque impossible à appréhender ?
Que je revête, toujours, de tout jeune homme l'apparence
Et que je considère toute jeune fille comme ma belle mariée ?

Que je m'agenouille frénétiquement devant chacun
Et que je suis prêt au sacrifice à perpétuité ?
Que je ne redoute nullement l'espadon d'aucun
Et que toute idée qui me passe par la tête est ailée ?

Que je brûle d'impatience sur les lieux de la rencontre,
Que je languisse après des horizons que j'ignore
Bien que suspendu à la croix de chaque pas,
Je suis hanté par les seules alpines redoutes, mes vrais forts !

Comment se fait-il que je me sens en permanence
Être mon propre esclave avec une passion irréfléchie ?
Je reste comme un coin de lune au miroir – quelle devenance !
Reflété par les nids bleus couvant les eaux de tout puits ?

Tout ce que je comprends, c'est qu'il m'est donné
A distiller en rythmes ces temps troublants, extrêmes.
Ioan Alexandru, encore enthousiasmé,
Lit, à l'occasion des cénacles, un millier de poèmes.

(Comment vous dire, 1964)

FEU CÉLESTE

Je ne suis fait que de ruisseaux d'amour,
Je ne suis que celui qui serait.
Comment pourrais-je arrêter cette animation ?
Cet hymne de gloire, ainsi que cette journée.

Il n'est plus rien resté de mon être,
Tout ce qui fut, s'est tordu et changé.
Amour suis-je devenu, tout simplement amour,
Au fond de ses fleuves suis-je enterré.

Ma prière quotidienne est de périr,
De cesser, pour qu'enfin s'arrête
Ce souffle informant ma propre âme
Dans ce pays par trop humain.

Les quatre anges sont eux-mêmes venus
Et m'investirent en tout : et n'importe où
Ils occupent mon espace ; rien d'autre
Qu'un esprit régnant sur les eaux, partout.

Jusqu'au lys ne trouve plus de place,
Privé d'avenir et souvenance.
Me voilà qui suis magnifié :
L'amour me frappa, par complaisance.

Ne m'abandonne pas et ne tourne plus,
Reste à jamais muet, à dessein ;
Reste là, dans l'état de ne rien voir
A jamais, ange sacro-saint.

Car ce n'est rien, et rien d'autre qu'une
Illumination qui s'entête.
Le feu céleste m'aura saisi
Sur la fin d'un crépuscule de fête.

Adrian ALUI GHEORGHE

Le vieux poète déclame sa bonne renommée *(fragment)*

J'aurais voulu que toutes les paroles n'obéissent qu'à moi-même,
A présent, c'est moi qui obéis aux paroles
Comme un chien battu je vais à leur suite
De temps en temps
Je frappe mon museau
Je grince des dents, je pousse des hurlements,
Elles s'en amusent et s'allument
Pareillement à ces petites femmes qui ont surpris un vieux satyre
Et lui font de la peine, et aguichent tous ses sens

Ensuite elles me poussent dans l'arène
Et me mettent à l'épreuve de l'expérience totale :
Elles gavent mon ventre de pommes de terre,
J'en retire de la poésie
Elles versent de la bière dans mon cou,
J'en retire de la poésie
Elles m'empiffrent de salade, de limaces baveuses,
De fruits débordant des promesses du paradis,
J'en retire de la poésie

Il n'est pas jusques aux plus tristes paroles qui ne se redressent
Et qui n'applaudissent, car c'est un spectacle total :
« - T'as vu, toi ? La poésie n'est pas si épouvantable
Qu'on le croyait, elle siffle comme le serpent, c'est vrai,
Mais son venin est bien inoffensif... »
« - Mais sa barbe est tachée de sang, la poésie attire les paroles
Dans les broussailles et leur poignarde le cœur... ! »
« - Maman, j'ai vu moi la poésie comme un troupeau
De lucioles, attelées aux musiques de l'inconscient... »
« - Arrêtez le spectacle, trop de paroles meurent dans la langue

De la poésie... ! »

J'aurais voulu que toutes les paroles n'obéissent qu'à moi-même,
A présent, c'est moi qui obéis aux paroles
Leur fouet me pousse de derrière
M'arrache quartiers de viande
A l'instar d'un reptile qui chante du blues.

La cigüe

Des humains qui s'aiment l'un l'autre
On l'a bien vu,
Mais qui a bien pu voir comment s'aiment
Deux côtelettes ?

Des chats qui font l'amour
A même les toits, on l'a déjà vu,
Mais qui a bien pu voir
Comment font l'amour deux petits pains
En pâte bien tendre ?

Des tourtereaux qui font l'amour
Après avoir bu la force de la gouttelette de rosée
On l'a bien vu,
Mais qui a pu voir comment font l'amour
Les œufs d'une omelette ?

Astres et étoiles qui font l'amour
Pendant qu'ils se détachent de la voûte céleste

On l'a bien vu,
Mais qui a bien vu comment font l'amour
Les fruits composant une salade ?

Aussi vous dis-je : à défaut d'amour
Aucune graine ne comporte un goût propre,
On la tâte du bout de la langue, comme si
On essayait la force de la cigüe.

LA TACHE DE THÉ

La mort est la tache de thé sur la table
viens je te montrerai du doigt je l'étends
et je l'agrandis toujours plus
de la dimension d'un continent à une échelle
quelconque n'importe
je l'étends autant que la carte du monde
même la parcelle d'argile que nous couvrons
je la détache de sous nos pieds

maintenant tu resteras suspendue
comme la beauté sur le visage
comme le sel de la peau qui s'est arraché
les racines de la peau

ce n'est plus que devant toi que je déboutonne mes côtes
et je n'en ai pas honte
mon cœur à moi on le hume ensemble
c'est tout pareil à une fraise pourrie
elle garde encore quelque chose de l'arôme
du jardin dévasté par les licornes

il ne s'agit pas d'une tristesse
bien que si souvent ce soit la peau qui sauve le corps
dans la rue elle glisse pareillement à un fœtus
entre les doigts qui ignorent la langue de la mort
comme si un grincement passait d'un côté

à l'autre de la chambre
un grincement aux yeux obliques
de Japonais qui cultive
des queues de billard

de toute façon, au quatrième étage il y a un mort
oh, il est plus près du Seigneur que nous autres tous

LE MARCHÉ DE VIANDE

Le marché de viande. Au matin, quand le soleil
manque de noyau, le Seigneur tranche des anges,
d'entrée de jeu, il leur détache les ailes
pour que l'idée ne leur vienne pas de s'enfuir,
ensuite il jette les viscères embaumant
l'huile sacrée et la fleur d'acacia
aux chiens. La carcasse est vendue séparément. Les têtes
sont données en aumône aux mendiants se trouvant
aux confins du paradis de tous les jours.
Les cœurs, on les embroche et on les sert
presque saignants. Pour les os, c'est un problème :
l'âme ne s'en détache pas à toutes les fois,
aussi les fait-on bouillir longuement dans du vinaigre. Ou en
vin. Le Seigneur est satisfait. Ses mains détachent
les articulations d'un seul mouvement. Même l'argent
qu'il en ramasse, sent l'huile sacrée et la fleur de
lotus. Et l'herbe du paradis, pourrie...

Le marché de viande. Au matin, quand le soleil
manque de noyau, le Seigneur entraîne le ciel à sa suite,
comme un quartier de viande dont dégouline encore, lentement,
des gouttelettes d'éternité, pareilles à des oreilles d'escargot.

MOITIÉS DE LUNE

La nuit t'a arpentée elle aussi
tout en ravageant tes seins
comme dans un jeu d'enfants
en réveillant les fourmilières des fourmis

je viens pour les refaire
et de mon doigt dessiner les galeries
obscuras qui aboutissent au cœur

cela fait tant de nuits
qu'on joue avec les saxophonistes morts
parmi l'herbe

en collant des moitiés de lune
sur tes seins
en riant : quel enfantin univers
nous fut donné
pour le dépenser
pour le gaspiller

(et encore) la nuit t'a arpentée elle aussi
tout en ravageant tes seins
comme dans un jeu d'enfants
en réveillant les fourmilières des fourmis...

TUDOR ARGHEZI

ABONDANCE

Il est le seul à mener vers l'Ether
Le sillon creusé au pays, dès le foyer.
A les voir s'arc-bouter aux cornes du fer,
Il semble coulé en bronze, les bœufs en rocher.

Le blé, le maïs, le seigle, l'orge, le millet
Aucune graine ne court le risque de se détruire.
La lame de la charrue, quand retournée,
S'attarde un peu sous le soleil pour roussir.

Agile, l'acier arrache en profondeur
La glèbe, travaillée avec acharnement
Et zèle, jusqu'à ce que, avec bonheur,
La lune dépose sur terre ses radieux fragments.

Depuis le noir peuplier, contre la voûte appuyée,
La nuit en rase campagne se défait doucement,
A n'en plus finir, comme d'une quenouillée
Entièrement ornée de scintillements.

Il règne un silence de commencement du monde,
Toi, ne t'avise pas de tourner la tête,
Car Dieu marche à tes côtés et mène la ronde.
Projetée, son ombre sépare les (deux) bêtes.

EX LIBRIS

Toi, beau livre, gloire à qui t'aura écrit
Lentement préparé, tendrement considéré,
Tu es pareil à une fleur, épanouie exprès
Au toucher de mes mains, qui t'ont cueilli.

Pareil au violon, tu es le seul qui chantes
Tout l'amour, faisant d'un cheveu une corde,
Et tes pages, qui de vérité débordent,
Furent imprimées de lettres saintes et innocentes.

Un homme de sang puise là-haut de la boue
Et s'en va concevoir son énorme fantôme
Avec des rêveries, des ombres et des arômes
Et le descend, tout vivant, parmi nous.

Mais son sacrifice me paraît infécond
Autant que le vers du livre est divin.
Hélas, livre adoré et tellement divin,
Tu ne réponds à aucune de nos questions.

P S A U M E
(JE NE PENSE PAS TE DEMANDER L'IMPOSSIBLE)

Je ne pense pas te demander l'impossible,
Vu ma souffrance déçue, combien impossible.
Si je deviens toujours plus insistant,
C'est pour qu'à ton fidèle tu parles plus souvent.

Depuis que fut parachevée l'écriture
Tu n'es plus venu me voir dans ma clôture.
Les années, tout comme les siècles, disparaissent
Ici-bas, sur terre, sous Tes yeux, sans cesse.

Quand les mages en quête d'une étoile, allaient,
Tu leur parlais – cela arrivait
Quand ce fut le tour de Joseph,
Tu retrouvais ses traces à la greffe
Et un ange lui donnas pour l'illuminer
Et cet ange-là se tient devant lui, tout près.
A l'époque, Tes anges ne faisaient pas tout un drame
D'assister les petits, comme les hommes et les femmes.

Moi seulement, Dieu l'Eternel et le Parfait
Ne m'en envoya, malgré mes prières, jamais.

PSAUME
(MA PRIERE PARAÎT BIEN INEXPRIMABLE)

Ma prière paraît bien inexprimable
Et mon chant, Seigneur, à peine audible.
Je n'exige rien. Rien n'est plus représentable.
Auprès de Ton éternité, suis imperceptible.

Ma prière est peut-être étrangère à la dévotion,
Mon être charnel n'a peut-être rien d'humain.
Je me consume en toi, tout doux, tel un tison.
Je te cherche, muet, te figure, te dépeins.

Mon œil est alerte, intacte ma liberté.
Je te scrute à travers Ton blanc vêtement
Pour que mon esprit en arrive à tout déchiffrer
Indépendamment de mes charnels penchants.

La flèche nocturne chaque jour rompt son extrémité
Et chaque jour elle y ajoute du métal.
Mon âme s'offre à tous, sous forme de sept gobelets,
Attend qu'on le re-présente en cristal

Sur une serviette toute parsemée de rayons.
Dis donc, Nuit, en témoin smaragdin,
Quels sont, précisément, la fleur et le tronc
Où fermente le jus de ton aimable grain ?

Le repas prévu pour le dîner
S'éternise sur la table dès le matin.
Seigneur, je suis enclos comme un potager
Où vient paraître un poulain.

LOUANGES

J'ai eu beau te tenir tête et je dois abandonner
Le combat à l'ombre de la blanche lune, ma lance tout cassée.
J'ai mis entre nous deux la terre et les eaux, encore j'en tremble –
Et nous voilà, maintenant, partout, tous deux ensemble.
Je te retrouve sur tous mes chemins, car point ne t'éloignes
De moi, et ne renonces jamais à être ma muette compagne
Au hasard des puits, dont tu ramasses l'eau dans tes paumes
Pour mes lèvres, jaillie entre les pierres de mémoire d'homme.
Tu dégrafes ta robe et, m'offrant tes seins comme des bols,
Me laisses le choix entre l'eau du puits et leurs belles aréoles.
Au caniveau tu portas tes lèvres en même temps que moi
Brûlant du désir de nous y régaler à la fois.
En partageant mes faits et gestes, comme l'ombre de la pensée,
La lumière t'a portée dans son ventre, la terre t'a élevée.
Tes silences l'emportent haut la main sur n'importe quels sons :
Au combat, en prière, dans ta démarche et dans ton violon.
J'ai l'impression que tout ce dont je souffre te fait mal,
Témoin des nouveau-nés et de ceux qui périssent ou râlent.
Je te sens comme m'étant très proche, pourtant si éloigné –
Ma fiancée le resteras, ma femme, ne le seras jamais !

MORGENSTIMMUNG

Tu glissas ta mélodie dans mes tréfonds
Un après-midi, quand
La fenêtre de mon âme, malgré l'ardillon
Fut ouverte par le vent
Sans apprendre que c'était tien, ce chant.

Ta chanson a vite fait de remplir la villa :
Les tiroirs, les tapis, ainsi que les cassettes,
Pareillement à une lavande sonore. Voilà
Furent bien tirées les targettes
Et le dernier voile de mon monastère tomba.

Ce n'eut pas été chose extraordinaire
Si n'était pas venu creuser
En compagnie du chat, ton auriculaire,
Lequel caressait les merles sur le clavier
Et, avec les deux, ton être – à peu près.

Conjointement à la foudre, tombèrent les nuées
Dans la chambre de mon univers étanche.
L'orage fit venir les grues cendrées,
Les abeilles et les fouilles... En revanche,
Pareilles aux pétales, mes poutres se sont délabrées.

Pourquoi chantas-tu ? Pourquoi t'entendis-je ?
Aérienne, pour m'accompagner, tu arrivas –
Ensemble, sous la voûte céleste :
Je venais d'en haut, tu venais d'en bas,
Tu venais des vivants, moi, des mortels restes.

GEORGE BACOVIA

PLOMB

Cercueils de plomb dormaient à poings fermés
Comme fleurs de plomb, funéraire vêtement –
Moi. Le caveau !... Il y faisait du vent.
Pour faire pendant, couronnes de plomb grinçaient.

Dos tourné, mon amour de plomb dormait
Sur fleurs de plomb ; j'entrepris de l'appeler –
Le mort – seul. Et moi... Le froid y régnait...
Toujours en plomb, ses ailes par terre pendaient.

NÉVROSE

Dehors, il neige en avalanche,
La bien-aimée joue au piano.
Dans le bourg, les ténèbres s'épanchent (s'étanchent)
Comme s'il neigeait sur les tombeaux.

La bien-aimée joue une marche funèbre,
Ceci m'étonne et me sidère :
Pourquoi jouer cette marche funèbre...
Et il neige comme dans un cimetière.

Elle pleure, aplatie sur le clavier,
Délire, gémit et reste sans air...
A l'abandon, le piano se tait (se meurt)
Et il neige comme dans un cimetière.

Je pleure aussi et, en tremblant,
Défais ses cheveux dans son dos...
Dehors, le bourg est voué au néant,
Et il neige comme sur les tombeaux.

LE POÈME DANS LE MIROIR

Au salon débordant de rêves,
Dans le miroir large et ovale, tout encadré en argent,
L'automne se reflète,
Et le parc sujet aux gangrènes,
Dans le miroir large et ovale, tout encadré en argent.

Dans ton fauteuil, épuisée, blottie parmi de larges plis de soie,
Pendant la tombée du crépuscule,
Tu lis, tout en nasalisant
Un poème bien décadent, cadavériquement parfumé,
Moult monotone.

Je prévois le poème autrement rose d'un amour à venir...
Mais, comme perdue, d'un œil malade,
Tu dérobes, ironiquement, le contour du salon parfumé.
Alors que ton regard tombe vaguement sur l'eau large et ovale,
Au-dessus de l'automne du miroir –
S'endormant...

Je prévois le poème autrement rose d'un amour à venir...

N'importe, je me dirige tout blême vers le jardin dévasté
Et à même la table abandonnée – à même ce blanc marbre sculpté –
Affublé de mes vêtements funèbres,
Je me couche, à l'image d'un mort,
Tout en me parsemant de fleurs fanées et bien tardives
Comme nous deux...

Le jour et la mélodie finale du piano poussiéreux,
Rejoindront les larmes des bassins à jets d'eau plongés dans la nuit.
Regarde, de ton fauteuil antique –
Cette agonie toute violette,
Le catafalque,
Et le parc sujet aux gangrènes,
Dans le miroir large et ovale, tout encadré en argent.

MARCHE FUNÈBRE

Il neigeait d'abondance, tristement, il faisait tard
Quand un piano, à ta vitre, m'interrompit :
Je fondis en larmes, et ce fut la folie.

Amèrement, dans la nuit, le vent sifflait, hagar.

Un large et vide salon voyais-je entre les rideaux ;
Assise au piano, une brunette dénattée
Jouait, vêtue d'un manteau endeuillé,
Et tristement jouait, gémissant entre les flambeaux.

La si lugubre marche de Chopin,
Elle la répétait à la folie...
La vitre reprenait cette funèbre mélodie,
Et le vent sifflait, tout pareil au cri du train.

Puis, une blonde arrive aussi au salon...
Et presque nue, elle saisit, toute assoupie
Sur le piano, un violon autrement noirci
Et joignit à la marche monotone, son triste son.

De haute taille, les cheveux défaits, d'un blanc presque vert
Elle m'apparaissait comme Ophélie la folle...
Et l'archet de gémir sur les cordes bien molles –
Rendant cette effroyable marche lugubre, funéraire.

Quel chant amer, cette passion du chaos, -
Tristement pleurait le piano, et le violon –
Les flambeaux jetaient, en tremblant, des rayons,
Le piano semblait un catafalque, non piano.

Sur le tard, le piano gémit, se mourait :
Les flambeaux y mettaient d'eux, à l'agonie...
Tout doux, le noir rendit éternelle la nuit,
Enfin, j'entendis un corps lourdement s'effondrer.

Depuis lors, je trouve le monde encore plus triste,
La vie n'est elle qu'un chant par trop malheureux...
Et je n'oublie plus ce fou violoneux
Et la transfigurée, autrement triste, pianiste.

SANG, PLOMB ET AUTOMNE

Sous la pluie triste, doucement
Une poitrine malade de toux
Le mouchoir taché de sang
Tourne le coin, va dieu sait où
Sous la pluie triste, doucement.

Tout l'humide plomb des fumées
Se déverse sur ses propres traces,
Dans les passages du marché
Et parmi ces feuilles qui cassent,
Tout l'humide plomb des fumées.

Sang, plomb et automne, rien d'autre.
Un noir bras de paix, d'une masse
Tombe d'une branche maîtresse, m'exhorte
Lugubre et autrement tenace.
Sang, plomb et automne, rien d'autre.

SONNET

Une nuit fluide, où l'on noie dans de lourds torrents.
Dans le brouillard - fatigués, sans horizon, rougeauds –
Se consomment d'enfumés et de tristes falots
Comme au-dedans d'un sale et humide beuglant.

Dans les banlieues, la nuit plus noire apparaît,
Rivières en crue de tristes maisons inondèrent,
De nombreuses quintes de toux, bien sèche et amère –
S'entendent par les murs sur le point de tomber.

Je rentre chez moi tout pareil à Edgar Poe
Ou comme Verlaine qui prit une mauvaise biture –
Et de tout ce qui est, cette nuit peu m'en chaut.

Ensuite, rythmant mes pas d'une drôle de mesure,
Je cherche dans le noir mon lit, pour faire dodo
Et je tombe, retombe et n'arrête ma parlure.

IL PASSE DES NUAGES

J'arrête, je n'écris plus...
Du vin, une cigarette –
Autant d'après-midi s'en vont
Comme une sensation imparfaite.

Ce qui importe, pourtant, toujours,
Ailleurs, ou chez moi, poète –
Autant d'après-midi s'en vont
Comme une sensation imparfaite.

E G O

Toujours plus seul et plus muet
Dans son monde où règne l'oubli,
Et toujours plus fort m'opprime
Une pénible misanthropie.

De mes écrits, mon amour –
Je te le dis en toute foi,
Il résulte une même froideur
Concernant les autres et toi.

DÉCEMBRE

Voilà comme neige ce mois de décembre,
Regardez les vitres, ma bien-aimée.
Dites qu'on apporte encore de la braise -
Je veux entendre le feu crépiter.

Et poussez mon fauteuil avant l'âtre
Pour que j'entende, dans la cheminée,
La tourmente de mes jours – ou tout comme,
Je veux leur symphonie discerner.

Et dites qu'on apporte aussi le thé
Et rapprochez-vous donc davantage,
Dites-moi des histoires des deux pôles –
Que tombe la neige, qu'on y fasse naufrage.

Qu'est-ce qu'il peut faire chaud, ici, chez vous,
Tout, dans cette maison, m'est saint, franchement –
Regardez comme il neige, ce décembre –
Ne riez pas... lisez donc de l'avant.

Il fait jour et, pourtant, plutôt sombre,
Dites qu'on nous apporte aussi la lampe.
Voilà, la neige monte la palissade –
Le givre a recouvert même la rampe.

Aujourd'hui, je ne rentre plus chez moi...
Tourmente par derrière, comme par devant,
Regardez comme il neige, ce décembre –
Ne riez pas, lisez donc de l'avant.

LACUSTRE

Depuis des nuits, il pleuvait.
J'entends la matière pleurer...
Je suis seul, et ma pensée
Remonte aux cités lacustres.

Je dors comme sur des planches humides,
Une vague déferle dans mon dos –
Je sursaute en sommeil et je pense :
Mon pont franchit encore la voie d'eau.

Un abîme historique se creuse,
Tout est comme avant, rien n'a changé...
Et je sais qu'avec toute cette pluie,
Les gros pilots vont s'effondrer.

LA LÉGENDE

Lorsqu'on vend n'importe quoi,
Quand tout devient denrée –
Ressuscite un son ancestral
De la harpe surannée,

Dans les coupes, qu'un vin tout d'oubli
Serve de mantille à la vertu –
Ressuscite un chant ancestral
De la harpe surannée.

ION BARBU

AUX COLIMAÇONS

A mon oncle Sache Soiculescu
dont j'emprunte ici la voix

De mon lot de frères aînés,
D'aucuns morts
Et d'autres fermiers,
De mon lot de frères cadets
Enfants bien sages
Bègues, criquets,
Moi seulement, pête plus volage
De tous (était-ce donc un don ?)
J'étais difforme, vagabond.

A l'époque, plus bête j'étais...

Quand carême plaines visitait
Avec ses fluides graviers d'abeilles,
Notre joie à tous était sans pareil :
Mômes timides
Pieds nus, humides ;
Belles demoiselles
(Aux nattes rebelles)
Vêtus de longs cotillons
En bêtes troupeaux allaient partir
Pour recueillir
Herbes, roses d'Inde, colimaçons...

Combien humide, cette baraque...
Et de prendre mes cliques et mes claques.

Tout pareil, une autre fois, mais
Un jour de saint, en Février,
Ou à la fête des Martyres
Notre bande de mômes, gnomes, et pire –
Restait sur la crête, là-haut,
Fort, je ne le suis pas trop.

De fatigue roué,
Sous un coudrier –
Sur un billot,
Je m'affalais
Bientôt...

Sur ce, me vint à l'idée
Qu'à force de scruter, fouiller
Les feuilles trempées – quel encombrement !
Parmi jeunes pousses et verts sarments,
Il se peut que je trouvasse
Un bête limaçon, mollasse...
Une voix tintait dans l'esprit
Comme quoi, l'escargot soumis
Sous sa tombe de feuilles, à côté,
Appelait l'Homme pour l'en tirer...

Et me mis à trifouiller
(Pour ma chance, je l'ai trouvé).
Tout juste microscopique, mais vrai :
Œil de bœuf, couverts de la taie.
Entre cet être et le dehors
Veillait un mur de chaux, bien fort.
- Mais que faire de cet aspect ?
Nulle envie de le jeter...
Voulais observer l'éclosion
D'un mou poussin de sa maison :
Voulais le voir ressusciter,
Du sommeil de sa cage tiré...

Et de tout mon long m'étends,
Puis cette magie répands :
« - *Limaçon,*
Colimaçon,
Boule tachée
Et verrouillée ;
Laisse les ténèbres de ta coquille
Limaçon naïf, et t'éparpille ;
Te cacher, à rien ne sert
Sous ces murs lourds et sommaires ;
Entre les branches, le soleil sourit
Et dans les prés, l'herbe reverdit,
Sans parler des nouveaux bourgeons
Qui parsèment les arbres de scions –
Limaçon
Colimaçon
Vois l'hiver ses touloupes ôter
Alors que tu es seul au foyer !
Sors, allez,

*Depuis tes chemises cornées !
Va, laisse pousser tes quatre petits cils
Si transparents et vibratiles,
Pousse de même petits et humides
Quatre petits fils minces comme des rides.
Et adorne de tes luminaires
Ebouriffées roses trémières,
Ou la fleur de marguerite
De ta blancheur décrépite...*

*Sur le sommet de haies vives
Côté rives,
Ou plus en bas, si tu préfères,
Là, dans les terres,
Laisse ta bave en guise de repère... »
Après l'avoir fasciné,
Le posai
Et patientai.*

Les ténèbres allumaient leurs mèches,
Au-dessus de moi, branches bien sèches
Frémissant au vent, vrai barde,
Me jouaient de rudes guimbardes...

Cette inimaginable forêt
Dépouillée par tant de cognées,
Prompte, opère
L'assombrissement des clairières.
Depuis de ligneux abris,
Des lamies
Je les voyais de travers
Qui bâillaient
Aux lèvres d'amadou, étiolées.
Retournés
Yeux bombés
Dormaient sous fronts tachés drôlement
D'un très velu
Et très barbu
Père filant.

Par ce froid et dans cette houle
Mis en boule
Scrutant d'un œil pénétrant
Au-dessus de la sente, le trajet
Où le soir ourdit la fumée
De nombre d'agissements,

Je vis bien sous le tas de bois
Que se précipitait vers moi
Une goitreuse toute de gourmands.

De travers,
Fixant le chemin
Depuis ses reins
En rase campagne, dans les ravins
Ses bandes tombaient en traînant.
De son goitre, une gourde à visièr
De vieille rombière
J'entends un crissement grinçant...

De longs pleurs de fauve vilain
Pleurs enroués
Quand un serpent lui mord la main
Mugissement rauque, évasé,
Le soir hurlait du fond de ses seins
- J'eus peur, comme quoi je me sauvai !

II

La bise souffla toute la nuit...
Je n'étais pas encore arrivé
Que, tout à coup, se déclenchait
Une tourmente, de celles arriérées.
En plein Carême
Brandissait, cherchant querelle,
Nuées de blanches glumelles.
Tombaient aussi, écrasés,
Grains de millet...
(Il neigeait avec fermeté)
Au carbet,
Un feu brûlait furieusement
Bûches coupées.

Dans la hutte, unique surveillant,
Pourvu de plumes – quel entassement...
Indolent, en cueillais, rarement.
Plein de sable, le marchand
Passait – s'en retournait des champs
M'apporter l'assoupissement.
Et, claqué,
Au coin du feu affalé,
Veillais la braise incessamment...
Des ombres épaisses
Comme de vrais paons
Tournaient au-dessus de l'âtre
La masse de la vision verdâtre.

A part moi, disais :
« Mais, lui,
L'escargot bête, amolli ?

*Dans sa coquille, il claque des dents
Craint de n'être brisé par le vent :
Prie le vent de ne le voler
Et de ne plus le cingler à bout
Portant ni mousse, ni amadou
Dans la forêt,
Prie le vent de s'apitoyer... »*

Quittant la braise, déjà rare,
Sur le tard
Mollasse, j'approche la carrée
(C'était haut, n'y arrivais)
Mais par le verre rapiécé
Et par la glace enchevêtrée,
Déployait tout de grâce un voile,
La tourmente quasi spatiale ;
Ruiné, le cosmique appontement,
Sur les logements
Jusqu'au-dessus de la crête.
Opalescents,
Exubérants
Tombaient bulbes de ciboulettes.
Tout de suite, je me rappelai
Ce que déjà, moi, je savais,
Une nuit plus que les autres d'antan
Tourmentée
Quand, s'accoudant,
Becs dégoûtants
Soufflent le vent
Pour mettre à bas
Notre ici-bas...
Quand chevauchant les glaces, bouffant
La fée du froid s'emmitouflant
De huit manteaux
A l'étroit,
Reste à gober,
A le hoquet
Et se lamente contre
Le froid
- Hé, c'est la même nuit, probablement !
Vite, rentrons
Aux moellons flocons.
Pendant vers le sommeil,
Ne pensais qu'à lui, de guerre lasse.
J'y fis :
« Limaçon mollasse,
Que ne vins-tu plutôt à l'air !
Autrement, ni tourmente, ni chimères
Au bois ne t'auraient saisi...
Maintenant, que le feu finit,

*La fumée périt,
On serait deux à trier duvets
Et lentement,
Le marchand de sable appeler
Depuis les prés
Pour nous fermer :
A moi, sourcils,
A toi,
La corne droite,
La gauche,
Doucement,
Quand sont détruits
Bois au taillis,
Pauvre d'esprit,
Pauvre d'esprit ! »*

III

Depuis tous ces penes et duvets –
Vraie neige d'or,
Dès que le soleil se montrait
Au dehors,
A travers champs
Comme en argent
Guerroyant avec le glissement
Pour monter, d'une grande fourche m'aidant,
Revenu sur la crête,
Je fonçais vers la coudrette...

Je l'aperçus près de son lit
De feuillage –
Ce n'était plus qu'une écaillée
Langue tordue et violacée,
Une badine, tel un kandjar,
Le liait au froid de canard !
Froides armures
De rêches bandeaux, qui se repoussent
Là, sur les brindilles impures,
L'agrippaient :
Une feuille morte, comme dotée d'une gousse.

Sur son corps ratatiné,
Me penchai
Et le pleurai :

*« - Limaçons, qu'as-tu fait,
Du sommeil t'es-tu défait ?
Tu as cru à ma causerie
Hypocrite... Pure badinerie !
As cru que le soleil brillait,*

*Que dans les champs l'herbe a poussé,
Que le coudrier est une chanson –
Des mots creux et incantation !
Comme hier, aurais dû dormir
Sourd à ce qu'on veut t'offrir,
Un autre mur de chaux poser
Entre toit et tout ce qui est...*

- Vois ?

*Tu crus à ma rengaine :
L'hiver s'en prit à ta bedaine...
Du boqueteau passas les bornes
Mais le fis de la mauvaise corne,
Pauvre bicorné,
Pauvre bicorné ! »*

*Quand voulus le dorloter,
Je tendis un bras fort amer
D'avoir pleuré...
Et grelottant,
Une paire de cornes argentées
Se tordirent, ensuite s'effritèrent.
Même écorné, il me plaisait...
Et, dans son sac visqueux de bave,
Avec soin, dans la voie, et brave
L'ai porté,
Balancé :
Une toute petite gibecière en soie...
Et chez moi
L'ai bien rangé
Au grenier
(A deux pas, tout près)
Pour lui chanter, de temps en temps
Soit tout haut,
Soit mentalement :
« Limaçon,
Colimaçon,
Soleil s'épand
Dans les alpages et dans les champs,
Les jets t'attendent près de la fauche –
Mais n'as cornes
Ni droite,
Ni gauche.
Elles sont chez le marchand de sable
Sous les érables.
La corne droite,
La corne gauche...

- En hiver, les cornes cassent,
Limaçon mollasse,
Limaçon mollasse ! »*

DU TEMPS, CONCLU...

Du temps, conclu, le mystère de cette crête tranquille, mais leste
Pénétrant, par la glace, dans un délivré azur,
Confectionnant de la noyade des troupeaux agrestes,
Dans le pullulement de l'eau, un jeu second, plus pur.

Nadir latent ! Le poète assume cette élévation
De l'ensemble des harpes disséminées en vol inverse,
Ensuite s'épuise en chants secrets, dans une marine vision –
Tout comme les méduses que, sous de vertes cloches, la mer berce.

LE TIMBRE

Flétrie, la cornemuse, ou le pipeau en cours de toute,
Au boqueteau transmettent le mal, morcelé, tout doux, plus fort...
Pourtant, l'abandon de l'argile, la roche qui Dieu adore
Les flots fiancés à la terre, crieront : est-ce possible, somme toute ?

Il faudrait un chant majestueux, pareil à un rêve,
Où le frémissent soyeux des mers sous le sel se cache,
Ou les éloges chantés par les anges, lorsque se détache,
De la côté du mâle, le tronc de fumée de toute Eve.

PARALLÈLE ROMANTIQUE

Pour nos noces, choisîmes une bourgade
Glorifiée par eaux lentes et fades –
Vrai molosse sur une patte affalé
En pays germain, vieux bourg suranné.

Escaliers, coins, portails ! Dans le creux
Ô, trolls tranquilles, ô, trolls goitreux,
Sous quel déferlement de venin
Tuez-vous un jeune rêve, exemple crétin !

Des cubes tordus, débiles, enfoncés
D'immobiles cramoisis et désuets ;
Vertement cerné dans quelques passages,
Sous de larges horloges – le son des âges !

ÉLAN

Je suis, moi, simplement un maillon du grandiose fléchissement
Fragile, mon tout est périssable ; en compensation,
Un essaim d'existences de ma mort font irruption
Et ma vraie appellation, mon vrai nom est ondolement.

Incurvé sous le temps, je déploie un long tissu
Recouvrant tant l'herbe délicate que le front absorbé,
Et la blonde suite des formes – soleils en train de traverser,
Au large de la vie, déverse un passé révolu.

Dans l'onde erratique, dans les eaux éternelles sous la terre,
J'emporte les vêtements de ceux qui descendent au tombeau
Et, purgé, ingambe, je cours – quel subtile soubresaut –
Au travers de salons magnifiques, ou d'humides tanières...

De la sorte, dans les Terres en taillant de vastes accès
Vers des rythmes dépassant à jamais tout entendement,
J'offre et mets dans la Très haute Balance mon riche changement
De tant d'existences et d'un nombre égal de décès.

HUMANISATION

Il me fut donné de connaître ton froid château, Pensée :
Sous ses tristes arcades, pendant longtemps je me perdis,
Désireux de nouvelles réflexions, mais aucun reflet
Dans les cristaux ternis que tu caches, ne m'a rien dit.

J'ai ultérieurement abandonné ta grandeur polaire
Et me suis acheminé vers les chaudes terres du midi
Et, sous un boqueteau d'arbres touffus, à l'heure crépusculaire,
Mon sentier, surpris par l'ombre, sa route interrompit.

Là, à l'abri de ce groupe d'arbres sauvages, sur la brune,
Tu m'apparus, sous d'inconnues pour moi physionomies –
Toi, qui n'avais persisté dans cette froide commune
Toi – musique de la forme prenant son envol, Eurythmie !

Sous les arbres épanouis, sous mes pupilles interdites,
T'es résorbée dans le son, la ligne, la tonalité –
T'es répandue dans les choses, comme dans l'éternel mythe
S'épandait le Divin dans des argiles de courte durée.

Hélas, comme toute mon âme à moi aurait désiré
Avec tout le cercle de ton onde oblongue se dilater,
Traverser les éthers et – grandi et multiplié –
Se sentir vibrer dans des mondes qu'on ne saurait compter...

Et, à la tombée du soir, regardant vers le Nord,
Au moment où la pénombre sous l'horizon se réduit
Et le soir veut renvoyer un somnolent accord,
J'ai l'impression que tout ce dôme de glace s'amollit.

LUCIAN BLAGA

JE N'ÉCRASE PAS LA COROLLE DE MERVEILLES DE CE MONDE

Je n'écrase pas la corolle de merveilles de ce monde
et ne tue point,
dans mon esprit, les secrets rencontrés
sur mon chemin
dans les fleurs, les yeux, les lèvres ou les tombeaux.
Cette lumière, celle des autres,
étrangle le charme de l'impénétrable, caché
dans les profondeurs toutes de ténèbres ;
mais moi, avec mes lumières, j'accrois le mystère du monde
et, à l'instar de la lune, qui, de ses blancs rayons,
n'appauvrit guère, loin de là, tout en tremblant –
agrandit encore plus le secret des nuits ;
de même que moi, j'enrichis encore plus le sombre horizon
de larges fleurs d'un mystère sacré,
et l'incompréhensible
se mue en des significations plus amples
sous mon regard –
car moi, j'aime bien
les fleurs, les yeux, les lèvres, les tombes également.

DON QUIJOTE

Vois-tu, Sancho, cette chance qui prétend
Qu'on roule sa bosse, l'opiniâtre ?
La nuit est bien chaude, un vrai âtre...
On passa un mauvais moment.

Vois-tu Sancho, au loin des signes,
Ces étoiles dans l'azur marcher –
Sur nos brisées elles courent et clignent
S'efforçant de nous haranguer ?

Que vois-tu là-haut, comme des branches –
Des moulins à vent, à ailes bien blanches ?
Ou bien des dragons qui témoignent
Des dangers qui sous peu se vengent

Ou les moulins sont simplement anges
Tombés du ciel sur des Espagne ?

ÉQUINOXE

De verts signes sous de solaires flottements
Viens voir, ma sœur, dans les champs,
Comme de noirs popes annonçant le soleil sous terre,
Les grillons s'affairent avec des flûtes
Jusque sur le seuil des tombeaux
Et, là, trépassent.

Ici-bas, au-delà des villes, nous sommes allés
Nous mettre aux aguets des calvaires menant devant chaque porte.
Allons, ma sœur, résigne-toi à ne pas soupirer.
En un seul jour – pas plus – les bourgeons et les herbes ont poussé
Aussi vite que les ongles et les cheveux des décédés.
Hé, vous, créatures qui fûtes, où êtes-vous ?
Ne marche pas, ma sœur, sur leurs lumières – ces violacées herbes du vent.

VILLE ANCIENNE

Nuit. Le déroulement des heures
S'accomplit sans la moindre consigne.
Tais-toi, les aiguilles s'arrêtent
Regrettant le tout dernier signe.

Sous les portes, les êtres du sommeil
S'insinuent, chiens rouges et soucis.
Dans les rues, mince, mais plutôt grande,
Chemine la pluie, d'échasses nantie.

Le long des murs, un vent ancien
Encore croise le deuil et le fer.
Plusieurs de nos moult braves ancêtres
Se lèvent, puis descendent aux enfers.

La tour noire persiste, bien debout,
Pourtant, compte ses ans, accablée.
Tais-toi, car le saint de pierre
De nuit, son auréole a consumé.

ÉPINES

Je me souviens que, dans mon enfance, je cueillis,
un beau jour, des roses vraiment sauvages.

Elles avaient nombre d'épines
que je n'ai point ôtées.

Je les croyais bourgeons
lesquels allaient fleurir.

Je t'avais rencontrée ensuite, toi. Ô, que d'épines
tu avais alors –
n'ai voulu te les enlever,
croyais qu'elles allaient fleurir.

Je revois tout ceci
en mémoire, et souris. Avec le sourire,
j'erre au hasard des vallées
prenant mes ébats en plein vent. Je n'étais qu'un enfant.

L'ÉTERNEL

Contrarié, on le prend en chasse et, en tâtant dans les ténèbres,
on en flaire la trace en soi-même ou au firmament,
le progrès le pressent qui imprègne les lendemains
et, dans les nuits passées, le retrouve la résignation.

Un voile impénétrable déguise l'éternel en nuit bien noire.

Personne ne le voit, personne –
pourtant n'importe qui peut le trouver,
de même que moi, je rejoins tes lèvres dans l'obscurité,
ma bien-aimée, à minuit, quand nous, on susurre
en cachette, de ces grands mots sur le sens de la vie.

ANA BLANDIANA

DANSE SOUS LA PLUIE

Allons, laissez que la pluie m’embrasse depuis les tempes jusques aux chevilles,
Mes bien-aimés, considérez ce ballet tellement nouveau.
La nuit dissimule son vent dans le noir, comme une hérésie.
Mon ballet a le vent pour écho.

Aux cordes de la pluie je m’accroche, me rattache et me suspends
Afin de relier l’ici-bas et les étoiles.
Je sais, vous aimez mes cheveux graves, frissonnants
Tout comme vous aimez les flammes de mes tempes qui s’emballent.

Contemplez jusqu’à ce que votre regard atteigne au vent qui souffle dans les airs
Mes bras, tout pareils à des foudres vives, rigolotes –
Mes yeux, je ne les ai jamais baissés vers la terre,
Mes chevilles, on ne leur a jamais passé les menottes !

Laissez donc que la pluie m’embrasse et que le vent me dilacère,
Adorez mon libre ballet dansé au-dessus de vous –
Mes genoux n’ont jamais donné l’accolade à la terre,
Mes cheveux ne se sont jamais secoués dans la boue !

Radu CARNECI

UNE DÉFINITION DE LA POÉSIE

moult essences se sublimant en moult essences
rêve coloré en un sommeil transparence
au cœur languissant d'une spirale de la forme
afin de glorifier la matière informe
iris veillant sur la secrète présence :
moult essences se sublimant en moult essences

(accomplissement de l'accomplissement
ma peine à moi, attachement de l'attachement
tu me consumes constamment jusqu'à l'idée
à l'instar du beau pénétrant l'orchidée
cime irisant le sublime marié-Ponant :
accomplissement de l'accomplissement)

pensée de la Nature l'espoir en éveil
éternel fluide du et vers le Soleil
distances mesurant autant de non distances
tout comme l'espérance additionne espérances
ton propre être m'élève et en même temps m'enraye
pensée de la Nature l'espoir en éveil...

LA BALANÇOIRE EN PAPILLONS

... Papillons d'azur en essaims infinis
Dansaient sur le vol de l'instant! Et fleuries
Chimères moult couronnaient d'un **dor** total
Tant profondeur que hauteur triomphales
En faisant don au Printemps d'ailes embellies :
Papillons d'azur en essaims infinis !

Papillons venaient de loins Sémiramides
Et de l'Occident en veloutées chlamydes,
Portant chansons du Sud méditerranéen,
Du Nord des brouillards au vent hyalin
Cohortes tumultueuses, de nectar bien avides :
Papillons venaient de loins Sémiramides...

(...Quel bal superbe ! Ô, quels princes et quelles princesses
Valsent comme en rêve sur la musique déesse
Et quels pollens exhalent ces bouquets
Se répandent dans d'aériens escaliers
Comme si les Anges tissaient leurs secrets sans cesse !
Quel bal superbe ! Ô, quels princes et quelles princesses... !)

L'enfance, oui, c'est bien elle ! C'est bien le Printemps
Miracles faisant dans l'âme et dehors autant
De fleurs s'exprimant en bon nombre de parlers
Oiseaux en couleurs venant des Elysées
Sous le ciel, l'Amour du Pays en emmurant :
L'Enfance, oui, c'est bien elle, cet altier Printemps !

(Focsani, avril 2007)

^aTEFAN AUGUSTIN DOINA^a

LE SANGLIER AUX DÉFENSES D'ARGENT

Certain Prince du Levant, de chasse fort passionné,
traversait un beau jour le coeur sombre d'un bois.
Se frayant à grand-peine un passage dans le hallier,
d'une flûte en os s'aidait pour dire de la voix:
- *Venez, donnons la chasse dans ces forêts épaisses
au sanglier aux défenses d'argent, moult affreux,
qui chaque jour, dans des creux d'arbres secrets, change sans cesse
de sabot, de fourrure et de l'oeil vitreux...*

- Que non, Maître, s'exclamaient les trompettes, plutôt mornes,
ce sanglier n'arrive jamais dans ces parages.
On ferait donc mieux d'abattre le gibier à cornes
Ou les renards rouges, ou les lièvres en bas âge...
Mais le Prince resta souriant et poussa plus loin,
Tout en scrutant les couleurs parmi les arbres
Laisant en vie la biche au regard incertain
Et le lynx aux yeux rieurs et froids comme le marbre.
Sous les hêtres, il couchait l'herbe épi par épi:
- *Voyez comme il tourne en cercle et nous fait signe,
le sanglier aux défenses d'argent, non loin d'ici:
venez qu'on le frappe d'une flèche, tant qu'il trépigne!...*

- Que non, Maître, l'eau sous les arbres jette des éclats,
rétorqua son domestique, d'un air futé.
Mais, en se tournant, l'autre répondait: - *Tais-toi...*
Et l'eau de briller comme défenses de sanglier.
Sous les ormes, il pressait équipages dispersés:
- *Voyez comme il grommelle et creuse, timide et fier,*

*le sanglier aux défenses en argent, dans la vallée:
venez qu'on le frappe d'une flèche pointée de fer !...*

- Que non, Maître, c'est l'herbe qui frémit dans le bois,
disait son domestique, riant d'un ton altier.

Mais en se tournant, l'autre répondait: - *Tais-toi...*

Et la Lune de luire comme défenses de sanglier.

Hélas ! sous les pâles soleils de la voûte céleste

comme il voyait la source assis sur une pierre,

vint un immense sanglier, de ses défenses néfastes

l'entraînant sauvagement dans la rousse poussière.

- *Quel peut être ce fauve étrange qui me souille de sang
et m'empêche de prendre en chasse ce mien sanglier ?*

Quel noir oiseau reste dans la Lune et larmes répand ?

Quelle est cette feuille morte qui revient me frapper ?

- Hélas, ô, Maître, le sanglier aux défenses d'argent,
lui-même t'a chargé en grommelant dans le bois.

Mais en se tournant, l'autre répondait: - *Tais-toi...*

Va, embouche plutôt le cor et sonne sans arrêt

Jusqu'à ma mort, vers le ciel serein, radieux...

Sur ce, la Lune se coucha derrière les sommets

Et le cor de sonner, cependant très peu.

MAGDA ISANO^a

MOI, J'ATTENDS L'AN UN

Moi, j' attends l' an un.

L' année de la paix entre tous les peuples :
les grandes boucheries de l' histoire moult aveugle
seront rasées de terre :

Mon cœur murmure d' ores et déjà : « *Hé toi, mon frère
pardonne-moi toutes ces haines ancestrales
et, au nom des souffrances humainement immémoriales,
donne ta main, frère* ».

Je mordis moi-même la poussière
et me suis plaint.

Mes êtres chers étaient morts et le feu dans l' âtre, éteint
dans ma patrie que le feu dévore.

Le sang illuminait pareil à une drôle d' aurore.

Un horizon après l' autre choit
avant, mais aussi après moi.

On franchissait frontières,
rivières et montagnes
et personne n' était plus grand que les téméraires
soldats anonymes.

Terrifiées, les multitudes cacochymes
sur notre avancée se retiraient en trombe.

Les obus assommaient et creusaient, en même temps, la tombe
de l' enfant en bas âge et de sa mère.

Puis, le spectre de la misère
errait à travers les champs ravagés.

Durant ce temps, le yacht aux ponts dorés
par le soleil du Sud,
ondoyait comme un oiseau immaculé.

Le milliardaire fumait son havane:
„O, comme le monde est parfaitement rangé !”
(Le ver engraisse dans le blessé organe
de ce monde sanglant, toujours en point de mire).

Allons, mon frère, n’ayons plus de souvenirs
ni de ces chauvins rêves.
Tout comme moi, tu forges des outils, sans trêve.
Tu travailles la terre, peut-être livres prépares -
Il y a pas mal de gens pauvres autre part
Ici-bas, et je te connais d’après ton teint
car tous les jours, tu te réveilles tôt le matin
le soir, c’est tard que tu fermes l’oeil.

Donne-moi la main, jetons à bas les boucheries
de l’histoire. Sors de ton cercueil
et regarde: le soleil se lève, luit...

NICOLAE LABI^a

LA MORT DE LA BICHE

La sécheresse a tué le moindre souffle de vent.
Le soleil fondu, s'écroula dans les champs.
Le ciel torride s'est vidé de partout
Et les seilles ne puisent plus que de la boue.
Toujours plus souvent, dans les bois, moult incendies
Dansent de sauvages et de sataniques sauteriers.

Je monte, suis mon père entre des arbres rabougris,
Les sapins m'écorchent, méchants et desséchés.
Ensemble, on va donner la chasse à la biche –
La chasse de la famine dans les monts Carpati.
La soif m'anéantit. Voilà, sur la pierre bouillit
Le filet d'eau suintant de la borne-fontaine.
Les tempes me tombent sur l'épaule. Je marche comme sur une autre
Planète, immense, étrangère et malsaine.

On s'arrête à l'endroit où encore se font entendre,
Sur les cordes des ondes tranquilles, les sources qui s'y nichent.
Quand le soleil se couche et que la lune se lève dans le ciel,
Viendront à la queue leu leu, pour s'y abreuver
A tour de rôle, une à une, les biches.

Je dis au père que j'ai soif, et il me fait signe de me taire.
Etourdissante eau, comme tu chavires limpide et t'embrumes !
Je me sens rattaché par la soif à la bête qui va mourir
A une heure prohibée par loi et coutumes.

Dans la vallée, souffle un bruissement racorni.

Une effroyable soirée tournoie dans l'univers !
L'horizon est rouge de sang et ma poitrine est rouge également,
Comme si j'y avais mis mes mains toutes de sang – à couvert.

Comme sur l'autel, fougères brûlent de flammes violâtres, tortues
Et les étoiles interdites, s'amuse à y cligner.
Pauvre moi, comme je voudrais que tu ne viennes plus
Ô toi, superbe sacrifice de ma forêt !

Elle paraît gambillant et s'arrête,
Regarde autour d'elle, a le frisson
Et ses délicates narines eurent vite fait de troubler l'eau
En formant cercles ondoyant comme en laiton.

Il brillait quelque chose de vague dans ses humides orbites
Je savais sa mort et sa peine – impossible qu'elle triche.
J'avais l'impression de revivre un mythe
Racontant l'histoire d'une fille muée en biche.
D'en haut, la lumière blafarde, comme chimérique,
Voilait sur sa fourrure d'éteintes fleurs de cerisier.
Oh, je souhaitais qu'en première, le déclic
Du fusil du père présage d'un coup raté.

Le coup partit, les vaux frémissent. Tombée à genoux,
Tête relevée, à l'intention des astres elle en hochait,
Puis, s'affaissa comme une masse, décrivant sur l'eau
De fuyants essais noirs – tels de vrais colliers.

Un oiseau bleu avait jailli depuis le branchage:
La vie d'une biche, du côté d'horizons alanguis,
S'envola tout doux, d'un cri, comme les oiseaux en automne,
Lors d'abandonner leurs nids dégarnis.

En chancelant, j'allai pour lui fermer
Les yeux ombreux, que tristement les cornes défendent.
J'eus un pâle et muet soubresaut, lorsque mon père
Me siffla gaiment: - *Enfin, nous avons de la viande !*

Je dis au père que j'ai soif et il me fait signe de boire.
Etourdissante eau, si obscure, tu chavires et t'embrumes !

Je me sens rattaché par la soif à la bête qui vient de mourir
A une heure prohibée par loi et coutumes.

Mais la loi est bien vaine et agit contre nous
Quand la vie, on peine à en joindre les deux bouts,
Car coutumes et pitié ne servent plus à rien
Lorsque ma soeur malade, affamée est sur son déclin.

Du fusil du père, s'élève de la fumée.
Pauvre moi, sans le moindre vent, voilà les feuilles s'envoler !
Père fait du feu, qui a l'air effrayé.
Hélas, combien la forêt a changé !
Dans l'herbe, à mon insu, je mets la main
Sur une clochette au son bien argentin...
Sur le brasier, mon père retire de ses mains
Le coeur-même de la biche, ainsi que ses reins.

Qu'y a-t-il, coeur ? J'ai faim ! Je veux vivre et je voudrais...
Pardonne-moi donc, toi, la vierge - toi, ma biche bien-aimée !
J'ai sommeil. Le feu s'élève ! Et le bois, si profond !
Je pleure. Que pense mon père ? Je mange et pleure. Quel gueleton !

Alexandru Macedonski

NUIT DE DÉCEMBRE

Déserte et blanche, la chambre est pareille à un mort...
Le feu dans l'âtre s'éteint, réduit en cendres... -
Le poète reste tout près, foudroyé par le sort,
Et nulle flamme à ses yeux ne vient se suspendre...
Et son grand génie, au mythe paraît atteindre...

Aucune lueur à ses yeux ne veut se rendre.

Déserte et blanche est la vaste étendue du champ...
Sous la tourmente, il geint à faire pitié...
En bête sauvage, la tristesse le mord à belles dents,
Et la lune le regarde d'un œil d'acier... -
Un blanc monolithe, flou, dans l'obscurité...

Et la lune le regarde d'un œil d'acier.

Autour s'entassent des ombres, par masses, et l'importunent...
Depuis longtemps, l'être d'argile a péri,
Mais son front, toujours altier, reste dans la lune –
Même la blanche pièce est morte dans la nuit...

Depuis longtemps, l'être d'argile a péri.

Bien morte la pièce, bien mort le Poète... -
Au loin, d'horribles loups s'entendent, éraillés,
Qui aboient, qui hurlent, qui montent à l'aveuglette
Un sinistre trémolo de vent étouffé...
La tempête crie... - elle, quel sera son péché ?

Vers le chaos, la tourmente monte à l'aveuglette.

Elle est tout aussi grande en lui et sur terre,
Froide, la lune en lui et dans le ciel...
Les ténèbres lui allongent terribles coups de serre.
Son front, les ombres le réclament, démentielles...

Froide, la lune en lui et dans le ciel.

Tout à coup, le feu couvant sous les cendres pétille...
Sur les murs, des visions bleuâtres s'emportent...
Dans la cheminée, une vive flamme éclate et brille,
S'élançe, palpite, crépité et, cependant, babille.

Dis donc, Archange d'or, qu'est-ce que tu nous apportes ?

Et la flamme prend sur elle pour dire : « *Je vous inspire...
Ecoute et chante toi-même et tâche jeune encore d'être...
Dans la gloire du retour, étouffe tes soupirs...
En fort et riche émir, tu dois apparaître* ».
Et la flamme prend sur elle pour dire : *je vous inspire*
Et, dans la blanche pièce, tout se met à frémir.

La tristesse émanée des congères disparaît...
Tout est en or : l'horizon jusqu'à l'orée, -
C'est lui, l'émir d'une ville extraordinaire...
Ses palais sont de blancs fantômes, en entier,
Cachés par feuilles, fruits surgis des contes de fée,
Se mirant dans l'éclat d'une claire rivière.

C'est Bagdad ! C'est Bagdad ! Et lui, c'est l'émir !
Dans l'air, des pétales de roses se divertissent...
La soie à fleurs et le fil se mettent à bâtir
Des nuances qui, dans l'ombre, lentement se flétrissent... -
Les bassins d'eau chantent... des voix limpides bruissent...
C'est Bagdad ! C'est Bagdad ! Et lui, c'est l'émir.

Et c'est lui l'émir, il compte dans son trésor
D'interminables tas d'argent et des amas d'or,
Et pierreries à l'éclat des étoiles ;
Partout de kandjars, des aciers affreux –
Aux étables, chevaux dont les sabots jettent du feu
Et, tout autour, des fleurs ou écume des pétales.

C'est bien Bagdad, ciel jaune et rose qui palpité,
Paradis de rêves ailés et d'amaryllis,
Argent coulé en sources et horizon en pépites –
C'est donc Bagdad, l'oasis des roses et des lys –
Mosquées - minarets et le ciel qui palpité.

Et c'est lui l'émir, et il a toutes les sèves :
Jeune, il a un charme du tonnerre, c'est un dieu,
Mais chaque jour il sent qu'on lui vole un rêve...
La Mecque – ses désirs convergent vers ce lieu,
Et devant ce désir, rien ne fait long feu
Et c'est lui l'émir, un être charmant, de rêve.

Vers la Mecque le poussent sa foi et sa volonté,
La très sainte cité le veut, l'appelle à elle,
Elle veut ses sens et sa raison d'exister,
Sa beauté et son côté spirituel –
Elle veut de lui de la tête aux pieds.

Mais la Mecque est loin, sous l'horizon enflammé –
Un immense désert déjà l'en séparait,
Et combien les victimes de cette croisade ?
Le désert – une mer embrasée par le soleil
Ni chant d'oiseau, ni arbres, ni sources – tout a sommeil –
Et l'on se la coule douce dans la rose Bagdad.

Et l'on se la coule douce dans les salles d'albâtre,
Sous l'éclat des voûtes en argent et en azur,
Trônant dans la lumière pareille à un astre,
Avec de blanches formes de sylphes sis tout autour
Et aux yeux les reflets du lotus bleuâtre.

Le jour est venu où ses esclaves, il munit... -
Il appareille ses chameaux, ses noirs étalons,
Le convoie se met en marche – à l'aube respandit,
S'ébranle avec bruit – la foule le suit,
Qui se rue vers les portes, mue par un frisson.

En tête, à cheval sur un blanc chameau docile,
Il pétille, comme braise sous un ciel rouge orange,
S'arrête un instant au vert sommet et s'arrange
Pour regarder encore sa ville, sa rose idylle...

Il s'arrête, pendant un instant, sur ce vert pic...
De ses grands yeux, une larme surgit et s'enfuit,
Alors que, sur les collines, le solaire disque
Vers sa gloire auréolée lentement gravit...
Et cette larme, claire, brille d'abord et s'enfuit...

De l'eau de sa fontaine tellement préférée
A boire, une dernière fois, il demandait...
Les dattiers l'enveloppent d'une légère fumée...
Cette eau, c'est la même vers laquelle il venait
Tout enfant : sa blondeur, il aimait l'y mirer –
Et la fontaine est la même qu'il connaissait.

Elle est comme par le passé, mais d'un teint très pâle,
Sous sa magique ombre, un pauvre hère s'étale...
Un estropié en guenilles, moche et hideux
Misérable charogne ulcéré - poussiéreux,
Le regard perfide et le teint plus que pâle.

Soudainement, l'émir lui demande son nom

Et, d'une drôle de voix, celui-ci lui répond :
- *Pour la ville de Mecque suis-je parti moi aussi.*
- *Pour la Mecque ? Pour la Mecque ?...* – et la voix, du même ton :
- *Pour la Mecque ! Pour la Mecque !* la voix n'a plus fini.

Et s'en va le passant sur un chemin tortueux
Estropié et blême, il tire sa jambe, boiteux...
Mais le petit sentier serpente sous les arbres
Et une frêle ombre du soleil le protège, glabre,
Ses oreilles se remplissent d'un joyeux brouillage
Et le chemin tourne et tourne davantage.

Pour sa part, l'émir fait de même : s'en va aussi –
Le désert l'attend jusqu'à ce qu'il l'ait franchi...
Dans sa poussière, chameaux, chevaux sont partis,
Bagdad disparaît à l'horizon et se perd,
Plus fou que le rose de toutes les fleurs éphémères.
Plus vague que le rêve du perdu paradis.

Le désert l'attend jusqu'à ce qu'il l'ait franchi...
Et lui avance et la voie point ne dévie –
Va de l'avant – mais les jours ne font que couler
Et c'est la fournaise à l'aube et au coucher –
Il avance, mais les jours ne font que couler.

Il n'y a pas la moindre trace de source, d'arbres ou d'herbes...
Et lui, il avance sous les solaires gerbes...
Un spectre de sang diffuse dans ses yeux – et, de son cou,
Excédé par une intarissable soif, acerbe...
Du sable et, au-dessus, un ciel rouge, sans plus –
Et tous avancent sous le feu des solaires gerbes.

Mais le désert, impassible, encore s'agrandit
Et la très sainte ville encore point n'apparaît –
L'aube l'incendie, il s'avère toujours infini,
Pas un souffle de vent ne veut le remonter –
Il vibre, scintille, de plus en plus s'agrandit.

A peine s'ils trouvent par ci, par là, très rarement,
L'oasis verdoyante dont ils rêvaient tellement...
Les chevaux partent à ce moment comme un trait,
Tête baissée, les chameaux accourent eux aussi,
Ils se font plus lestes, à entendre le clapotis.
Sources ou citernes, sur le champ ils vont les vider –
Mais les affres reprennent, les jours ne font que couler.

Elle ne se montre toujours pas, la chimère sublime...
Et l'eau, dans les outres, diminue doucement...
Tantôt les chevaux, tantôt les hommes tombent victimes,
Et l'on marche dessus, toujours plus difficilement...

Par trois, par quatre, ils meurent tous avant leur heure
Chers jeunes, beaux chevaux, fiers chameaux, par manque d'heur.

Et la cité des rêves ne se montre toujours pas...
Dans les besaces, les vivres chaque jour s'amenuisent...
Des oiseaux de proie, saccageurs, se produisent...
Sur les carcasses, ils se jettent les happant à plat.
Hommes, chevaux, chameaux tombent, périssent, se réduisent...
Seuls, les noirs oiseaux rivalisent, se mobilisent.
Et la cité des rêves ne se montre toujours pas.

La cité des rêves est encore à grande distance
Et le jour arrive, terrible, où lui, vidé,
Seul dans l'équipée, sous un ciel d'acier,
Se sent l'esprit voilé par une nuit d'absence...
Tantôt la soif, tantôt la faim, aussi poussées,
Entrent en lice pour multiplier ses souffrances
Dans l'air enflammé, sous un ciel d'acier.

Comme des rats, tous sont faits : esclaves, chevaux, chameaux...
Sous l'air en flammes, ils s'entassent en de rouges monceaux...
Avant, derrière – tout autour- en tous lieux,
Horriblement palpite, unique, la même couleur...
La terre elle-même brûle, bourrée de tant d'ardeur.
Les yeux ont beau chercher – autant que faire se peut –
Tout est taché de sang en flaques, sous les cieux
Sous l'air en flammes de ces jours vraiment abyssaux.
(Sous l'air incendié par ce vrai échafaud)

Et la faim croît toujours, elle devient famine,
D'un jour à l'autre, le ciel s'allume, s'illumine...
Les tempes tressaillent... les yeux sont des démons affreux...
La soif les fait trembler, et le sens de la faim
Est un serpent qui s'insinue, en assassin,
Dans les ventres, dans le sang, dans les nerfs furieux...
Les tempes tressaillent... les yeux sont des démons affreux.

A peine s'il marche encore, le chameau, qui le porte...
L'espérance elle-même, dans son âme, est bien morte...
Mais voilà... est-ce une impression, ou c'est elle?...
Elle brille... L'émir ressemble ses forces éparpillées... -
Il peut même voir les blanches portes de la citadelle...
C'est la Mecque ! C'est la Mecque ! et s'élançe vers elle.

Vers les blanches murailles il se met à courir,
Quant à elles, les blanches murailles brillent, moult scintillent... -
Mais la Mecque se ravise et se met à fuir
D'un pas qui l'exile au loin, où elle vacille,
Quant à elles, les blanches murailles brillent, moult scintillent.

Il court à fond de train vers sa blanche chimère,
Vers les pommes d'or de son rêve tellement céleste...
Rapide, le chameau le porte vers son seul repère...
Mais le rêve qu'il fait est inhumain, funeste –
Et les pommes d'or brillent – scintillent, toujours à l'est.
La blanche cité s'obstine à rester une chimère.

Elle demeure une chimère, pourtant il la repère
Avec ses portes en topaze, ses tours en argent,
Et pour y arriver, sa démarche accélère,
Il sait très bien – quand même – que tout lui ment :
Les portes en topaze comme les tours en argent.

Elle demeure une chimère à l'orée du désert,
La reine des mirages, une reine des plus altières,
Mirobolante, sa Mecque – le seul rêve qu'il fait.
Et il voit un monstre y accéder, sous les portes...
Alors que vacille le chameau qui le porte...
Et dans la Mecque pénètre le passant estropié
Qui, pâle, tire sa jambe sur une route dérivée –
Alors que vacille le chameau qui le porte...

L'émir se meurt sous le brasier du désert –
Et le feu dans la pièce s'éteint aussi,
Et les loups hurlent de plus belle au bout de la terre...
Alors que le froid se fait mordant, se durcit...
Mais cette lune glaciale et cette hostilité
Des loups qui hurlent – aux aguets – et cette pauvreté
Qui dévale, jour après jour, tous les échelons,
Sont *toutes* ces déserts surgis dans le droit chemin,
Cette déréliction, cette désolation
Forment la grande et céleste Mecque et ses mortes-saisons...

Mourut l'émir sous le brasier du désert.

ILEANA MĂLĂNCIOIU

JE VOUDRAIS

Je voudrais aller quelque part où je ne sache plus rien de rien
et en revenir lorsque j'aurai tout oublié ;
me souvenir à grand-peine quel est mon nom et qui suis,
apprendre ce qui est à ma portée

savoir, afin d'être à même de vivre jusqu'au bout
et me réjouir que je suis encore animée.
Je voudrais aller quelque part, là où tout le monde ignore
déjà tout de ce que l'on sait

et de ce que l'on invente encore
à défaut de la moindre prétention
contre moi, envers et contre tout ce qui est
dans ce bas monde, tout foisonnant d'inventions.

Mais où est donc cet endroit serein, me demande
et je pleure en silence et personne ne le sait ;
j'ai peur de tout, de toute chose et je voudrais
me réjouir encore que suis toujours animée.

ION PILLAT

ICI ARRIVA AUTREFOIS

Au domicile du souvenir, aux persiennes et terrasse,
Araignées interdirent portes et verrous, de guerre las.

La cheminée ne tire plus doucement sur son chibouk
Depuis qu'aux grands bois, s'affrontèrent gendarmes et haïdouks.

Chemin faisant vers l'horizon, peupliers vieillirent, datèrent.
C'est bien là qu'atteignit, un jour, Calliope, ma grand-mère.

Sur le perron, grand-père, impatient, guettait d'un oeil d'aigle
La berline qui ondoyait à travers les champs de seigle.

A l'époque, pas de trains, si bien que depuis la berline
Sauta lestement, toute svelte, une fille en large crinoline.

En train d'admirer, au clair de lune, la plaine – vrai lac,
Cela va sans dire que grand-père récita *Le lac*...

Lorsqu'au-dessus du gîte, vraies ombres, grues tombaient en balade,
Il déclama *Le génie de l'air*, d'un jeune Héliade...

De ses yeux bleu turquoise, en silence, elle l'écoutait
Et le tout, fort romantique, naquît en conte de fée.

Tous les deux, ensemble... au loin, sonna un campanile

En annonçant nocés ou décès, dans le vieux ménil.

Mais eux, à l'instant, ils espéraient de rester en vie...

Depuis longtemps, grand-père est mort, et grand-mère a vieilli...

Peut-il être une étrange chose, le temps ! D'un coup, sur le mur

On n'arrive plus à voir qu'à travers de bien mornes peintures.

On s'y retrouve, mais son visage, point ne s'y reconnaît,

Car si son propre corps l'oublie, on ne saurait l'oublier...

Le même chemin t'emmena à travers les champs de seigle:

Tout comme elle, tu t'arrêtas au perron, selon la même règle.

Toute svelte, lestement tu marchas sur le sable où elle sauta.

Débordant de grues, le crépuscule, lui, s'arrêta.

Et en souriant, tu te moquas de ma naïve pomme

Quand déclamai-je les poèmes de Francis Jammes.

Et quand, dans la nuit, le champ devint lac au clair de lune,

Et déclamai-je la *Ballade de la lune*, d'Horia Furtune,

Tu m'écoutais bien pensive, de tes yeux d'améthyste,

Me trouvant romantique et voire, peut-être symboliste.

Tous les deux ensemble... au loin, sonna un campanile.

Était-ce la même cloche ? Peut-être... dans le vieux ménil...

En annonçant nocés ou décès, dans le vieux ménil...

MARIN SORESCU

SOLITUDE

Au chevet du grabataire

Rien que le chevet. Il relève sa tête de là-dessus

Et, comme s'il le voyait en première,

Il lui demande d'une voix éteinte :

- Tu es venu me tenir compagnie,

N'est-ce pas, mon chevet ?

- Oui.

Il faut bien qu'il y ait quelqu'un auprès de toi

Pendant ces heures qui courent,

Car tu es gravement malade.

ÉCHELLE AU CIEL

Seul, un fil d'araignée
Pend du haut plafond,
Exactement au-dessus de mon lit.

Jour après jour, je m'aperçois
De ce qu'il descend toujours plus bas.
On m'envoie chercher, voire
Une échelle au ciel, dis-je.
On me la jette de là-haut.

Bien que j'aie maigri trop, terriblement même,
Je ne suis que le fantôme de qui je fus.
Je me rends compte que mon corps
Reste cependant trop lourd
Pour cette échelle tellement délicate.

Vas-y, mon âme, vas-y toi de l'avant,
Vas-y mollo !

L'ÉTANT PARTI

Il est parti sans prendre la peine de vérifier
S'il a éteint le gaz
Ou s'il a fermé les robinets d'eau courante.

Il n'est plus revenu sur ses pas,
A cause de ses petits souliers neufs –
Pour chasser les vieux, plus commodes.

Il est passé devant le chien
Sans lui adresser la moindre parole.
Celui-ci fut fort étonné, puis se rassura :
« *Cela veut dire qu'il ne va pas trop loin.*
Il rentrera sous peu ».

SPECTATEUR

J'observe avec intérêt
Le combat que livre l'instinct à la vie,
Au génie de la mort.

La vie met en œuvre mille et un subterfuges
La mort descend dans l'arène en usant de mille perfidies,
Pareille à deux gladiateurs
L'un armé d'un trident et d'un filet,
L'autre combattant avec le glaive.

Resserré entre la logique mystérieuse
De la vie,
Et la logistique majestueuse de la mort,
J'ai mué en les lieux mêmes du combat
Tout ce qui reste de moi,
Ce sont juste les yeux –
Pour voir et pour se rendre, terrorisés.

LE BÉLIER AUX CORNES RECOURBÉES

Le bélier aux cornes recourbées
Par 24 fois recourbées de tous les côtés,
Reculé de quelques pas, prend son élan,
Puis charge et fonce sur une tête de pont.

Il combat furieusement une tête de pont,
Le bélier impéieux, aux cornes recourbées.

Ensanglanté, il s'agenouille et dit :
*« Je me heurtai aux bornes de la connaissance,
J'ai lutté avec elle,
Mais ne parvins pas à la faire bouger,
Elle ne remua guère... »*

*Ma peur de la mort m'y poussa,
Ma vaillance m'a déterminé à la charger ;
Rien n'y fit.*

*Cette tête de pont, c'est bien la mort...
Et ma tête de bélier moult en pâtit.*

*Ô, soleil, vers toi s'élève toute notre espérance,
Vers toi, qui... »*

De grosses larmes perlent et ruissellent de ses yeux
Tellement beaux, de bélier.
Et s'en vont scintiller d'impuissance ses cornes
Recourbées par 24 fois.

LA MÊME NOSTALGIE

Le vide paquet de cigarettes
Epreuve une nostalgie
Que le vide cosmique est le seul capable de comprendre
Il se retrouve à l'abandon
Tel une rampe de lancement
Après que toutes les roquettes envoyées dans le ciel
S'en allèrent en fumée

De bien belles fleurs
On n'en rencontre que très tard en automne
Après que les vents tordus comme les très grosses cordes
Ont fait leurs quatre cents coups, ont rossé de coups les fourmis
Et les seuls bleuets furent capables
De résister dans leur vase de loess
Tout en ouvrant leurs multiples paupières
Ils jettent de ces coups d'œil
Tout d'étonnement
Et la même nostalgie les réunit
Sur ma table
Aux côtés de mon paquet vide
Et de moi-même qui j'ignore pourquoi
Je regarde à travers la fenêtre.

HIER, IL FIT JOUR

On regagne ses pénates
Un peu usé, mais autrement content,
Content comme un ticket de tramway présenté au poinçonneur,
Et perforé exactement où nécessaire.

On a généreusement déchiré toute sa journée
Et à présent, on reprend ses esprits
Et l'on attend de se rattraper
De revenir de loin, comme un train de marchandises à vide
On n'en finit pas de revenir.

Ce fut une journée comme toutes les autres, fructueuse tant et plus.
A peine arrivé à son boulot
On a vite fait de déployer ses activités
Sur le bureau, les chaises, le téléphone et les autres objets environnants,
Se trouvant là exprès.

Tu as fait face à d'autres tâches aussi:
As demandé et donné des cigarettes,
As serré la main à une centaine de connaissances, au moins
En t'empressant de les devancer de ta propre question
"Ça va ?" à seule fin qu'ils n'aient pas le temps de te le demander
En les mettant, par là-même, dans une position d'infériorité,
Et sans doute, as parlé normalement toute la journée,
Entre les limites du Dictionnaire de Langue Roumaine Contemporaine,
Environ cinq mille vocables.

Et maintenant, que tu ramasses la rouille
De la clef que tu oublias dans ta poche,
Tu constates que les petits cailloux glissés dans tes souliers,
Se sont insinués dans ton âme aussi
Et ils y poussent un dôle de son.
Tant et si bien que tes enfants auront encore un jouet à leur disposition
Qu'ils vont faire cliqueter.

Même tes nerfs, qui aujourd'hui se sont tordus très artistiquement,

Ils pourront bien les employer à succès
En guise de crécelle pour leur nouveau cerf-volant.
Dans quelques minutes, le cerf-volant va s'envoler gaiment
Au-dessus de ta maison, en envoyant des signaux dans le cosmos
De ce que sur la terre la vie existe quand même
Que l'on valorise au maximum.

L'ALPHABÈTE

Il n'observa pas
Quand il a perdu sa première lettre.

Il a continué à parler,
En évitant soigneusement
Les paroles
Contenant la lettre respective.

Puis, il en perdit encore une,
l'A, si je ne me trompe.
Le Soleil, la Lune
Ne furent pas du nombre.

Et encore une,
Le Bonheur, tout comme l'Amour
Ne parvenaient plus à le comprendre.

La toute dernière lettre
Resta empalée dans une syllabe,
Comme une dent fatiguée.

Maintenant, il voit, il entend,
Mais ne dispose plus de paroles propres à la vie,
Formée, pour la plupart, justement des lettres
Par lui perdues.

J'AI ATTEINT À L'INCROYABLE

J'ai atteint à l'incroyable
Et m'y suis installé,
Un tant soit peu.

Mais il ne s'agit que de la partie superficielle,
une mince couche.

Il y a d'innombrables couches superposées
D'incroyable.
(Ce que l'on ne parvient pas à croire).
Tout comme les innombrables feuilles
Habillant un bulbe.

Et le centre de feu de l'incroyable
Le noyau, le pépin
D'incroyable de l'incroyable
Est lui-même aussi un début.
La partie superficielle,
Cette mince couche...

Et ainsi de suite.

UN BRIN DE LUMIÈRE

Un rayon de lumière sur votre terre...

Comme quoi, me voilà né

Pour voir où vous en êtes.

Ça va, la santé ? Et vos forces ?

Mais le bonheur, ça y est ?

Faites-moi grâce de vos réponses,

Merci. Je n'en ai guère le temps.

A peine si j'ai le temps de poser des questions.

Quand même, je me plais ici.

Il fait chaud et beau.

Et il y a tant de lumière

Que l'herbe peut pousser.

Mais voilà-ti-pas que cette fille-là

Me regarde de toute son âme, tant et plus...

Non, chérie, ne vous dérangez pas de m'aimer.

Qu'à cela ne tienne, va pour un café noir

De votre propre main.

J'adore votre façon de le faire

Bien amer.

LA MALADIE

Allez, Docteur, c'est meurtrier,
Car je ne sais quoi sur le pourtour de mon être,
Tous les organes me font mal :
De jour, me fait mal le soleil,
De nuit, me font mal les étoiles.

J'ai un point de côté juste sur ce nuage-là,
Que je n'avais même pas, à ce jour, remarqué.
Comme quoi, chaque matin je suis tiré de mon sommeil
Par une sensation hivernale.

J'ai eu beau m'administrer toutes sortes de médicaments,
J'ai aimé et j'ai haï, j'ai aussi appris à lire
Et j'ai même lu un certain nombre de livres,
J'ai parlé aux gens et j'ai bien réfléchi,
J'ai été bon, j'ai été beau...

C'est peine perdue, Docteur, cela n'a rien donné,
J'en suis pour mes frais, mais alors, quels frais !

Je crois m'être rendu malade de mort
Le jour où
Je suis né.

CARNAVAL

Allons faire échange de pensées,
L'arbre, dont je ne connais même pas le nom.
Et, en même temps que tes pensées,
Donne-moi également toutes tes feuilles
Dont je veux orner mes mains,
Mes yeux et mon front.

A la fin,
Ça fera un beau carnaval
De séparation
Et tout un chacun mettra son masque
Qu'on ne met qu'aux fêtes.
Et je veux apparaître masqué simplement,
En guise d'un arbre bien vert.

L'INNOMMABLE A QUAND MÊME UN NOM

Il n'y a pas eu d'Eminescu.

Il y a eu seulement un beau pays
Aux confins d'une certaine mer,
Dont les vagues font comme de petits ronds blancs
Pareils à une barbe mal peignée de vieux monarque,
Et des rivières semblables à des arbres courants,
Où perche la lune au bord de nids tressés de feuilles.

Et surtout, il y a eu des gens simples, des hommes tout court
Lesquels avaient pour noms: Mircea le Grand, Etienne le Grand,

Ou, plus modestement, bergers et laboureurs,
Qui se délectaient à réciter
Le soir, au coin du feu, des poésies –
“Miorita” et “Hypérion” et “Troisième lettre”.
Mais comme dans leurs bergeries et villages
Les chiens n'en démordaient pas d'aboyer,
Ils s'en allaient en guerre contre les Tatars
Et contre les Avars et les Huns, contre les Polonais
Et contre les Turcs.

A leurs moments de soi-disant accalmie,
Entre les dangers et la détresse,
Ces gens-là faisaient de leurs chalumeaux
Des caniveaux

Pour les larmes des pierres à ce point attendries,
Que les doïnas dévalaient les pentes
De toutes les Montagnes de la Moldavie et de la Valachie
Et du Pays de la Bârsa et du Pays de Vrancea
Et d'autres pays roumains encore.

En outre, il y a eu de hautes futaies
Et un jeune homme qui savait leur parler,
Etonné de ce que leurs cimes ploient sans un souffle de vent.

Ce jeune homme aux yeux aussi grands
Que notre histoire toute entière,
Passait, songeur,
Du livre cylindrique au grand livre de la vie
Et n'en finissait pas de dénombrer les peupliers de la justice et de l'amour,
Lesquels lui parvenaient toujours impairs.

Il y a eu encore des tilleuls
Et deux amoureux
Qui savaient recueillir toutes les fleurs de ceux-là
Dans un baiser.

De plus, des oiseaux ou bien des nuées,
Lesquels n'arrêtaient pas de les survoler,
Tout pareils à d'immenses nappes mouvantes.

Et parce que tout cela
Devait porter un nom,
On les prénomma
EMINESCU.

LES YEUX

Mes yeux s'arrondissent toujours plus,
Pareils à deux ronds dans l'eau –
Ils m'ont déjà recouvert le front
Et la moitié du torse.
Ils ne tarderont point à être aussi grands
Que moi-même.

Plus grands que moi,
Beaucoup plus grands que moi-même,
J'en arriverai à n'être plus qu'un point noir
Au milieu d'eux.

Et pour m'éviter la solitude,
Je permettrai que leurs globes soient comblés
D'un grand nombre de choses:
La lune, le soleil, la forêt et la mer
Avec lesquels, je regarderai, comme avant,
L'ici-bas.

ZAHARIA STANCU

CHANT MURMURÉ

Une fois, je donnai la mort à un moineau :
Je lui lançai une pierre de ma fronde, le touchai.
Le lendemain, toute la journée et la nuit durant,
Sans cesse l'ai pleuré et regretté.

Ma mère ne me battit, ni ne me gronda.
Moi, un morceau de pain à la main, je tenais.
<Tu as beau – me dit-elle – répandre des larmes :
Ce à quoi tu donnas la mort, reste tué.>

Par la suite, je devins un beau jeune homme.
Follement, d'une jeune fille, je me suis énamouré.
J'ignore pourquoi elle mourut certain jour
Et, un autre jour, en terre elle fut portée.

Depuis longtemps, je ne tire plus d'oiseaux,
Comme je ne vais plus à aucune mise en bière.
Le soleil se couche derrière certains coteaux
Et se lève, tout en flammes, depuis la mer.

Je n'ai plus tiré ni grues, ni moineaux,
J'hésitai aussi les chèvres à tirer.
Voilà pourquoi, peut-être, ma chanson
Tout aussi jeune et fraîche est restée.

Cette chanson mienne en est une de murmurée
Toutes mes chansons, voyez-vous –et pour cause- l'étant,
D'aucunes à tes oreilles tellement chéries, alors que d'autres
Aux oreilles de ce monde si éclatant.

NICHITA STĂNESCU

CET ANGE, TENANT UN LIVRE À LA MAIN

Certain ange passait,
chevauchant une chaise bien noire, assis.
Il traversait les airs, tout doux
et fort fier.

Depuis ma fenêtre, je le regardais
passer les murs comme une fumée.

*J'ai un mot à te dire, je crie
à toi, ange chassé du paradis
par un vent levé ou une poussée
de quelque esprit beaucoup plus corsé.*

Mais l'ange se taisait et passait
sur une chaise noire assis, en lisant
un bien vieux livre étincelant
à cause du plat en argent, moult épais.

Il traverse le nouvel immeuble.
Tout comme le pavillon cuivré
de la station d'essence,
abstrait, divin.

*Reçois, ô, ange, alors je crie
le verre de vin dont me rafraîchis.
Je dédie sel et pain à ta gloire...
Elle me fait mal, la tombée du soir.*

Mais l'ange se taisait et passait
à travers le poêle de ma carrée.
Assis sur une chaise noire, en lisant
un livre lourd, aux écailles en argent.

Arrivé à ma hauteur, je crie –
ô, toi, ange venu du paradis
je t'en prie, permets aussi à moi
de m'accrocher à ta chaise, à ton bras.

A peine si j'ai pu à un pied
de chaise, au vol, m'accrocher.

Ainsi, dans l'air et à travers murs
je m'envolais avec cet ange,
de même que flotte au gré du vent
la soie du drapeau d'un perdant!

Et je me blessais contre les toits,
contre les vertes ramures de guingois

me heurtais contre les longs poteaux retors
contre câbles, fils de fer, bords et rebords...

Je me détachai d'en haut, tombant
dans la place tranquille, plongée dans le soir.

Ô, il s'éloignait en volant
dans les airs et les murs en traversant
le livre à la main, lisant avec passion, sans surseoir.

Ô, il s'éloignait, mais moi
je tenais à le voir, dans la soirée.

... Mais il est parti en glissant
comme chassé du paradis par un vent
ou par quelque esprit poussé
beaucoup plus corsé.

L'INSTANT, SOUDAIN

L'on a vite fait de mettre en doute la pierre
en tant que parole.

L'on a décrété que le papillon
n'est rien d'autre qu'un souffle,

que la pomme de terre, le maïs et la prune
sont le cri du non-être –

de même pour le porc, la chèvre et la lune,
une sorte de ruminants.

Qui plus est, l'on fut inapte à s'apercevoir
de ce que le lion qui courait
pré - existait en tant que lettre, divine aussi.

l'on ne sut déchiffrer la vaste plaine,

l'immensité des mers,

la

vie trop simplement unique
qu'on nous octroya...

DÉSAPPRIVOISEMENT

Trop de noir m' avait fait blanchir
Trop de soleil – me rembrunir
Trop de pétulance – me mourir
Du rêve j' allais me rétablir.

Allez, viens, toi, apporte ton tout
Assumons, les deux, forme de roue
Allez, viens, mais n' apporte ton toi
Je tiens à retrouver mon moi.

O, jaillis, jaillis, jaillis
Sur mon enfer, une oasis
Ô, demeure, demeure, demeure
Et cloue ma paume en sauveur
Sur la croix toute en chair
Quand l' homme ferme la paupière.

FINISH

J'étais en train de courir très vite, à ce point
qu'un de mes yeux est resté en arrière
et fut le seul à constater
mon amenuisement -
mué d'abord en raie, en ligne ensuite...
un noble vide parcourant le néant,
une rapide fraction de non existence
traversant la mort.

LA PHYSIOLOGIE D'UN SENTIMENT

Je pose ma parole sur ma pensée
et elle se casse en criant et en hurlant
Oh, si j'avais quelque pesanteur, tant soit peu
je pourrais m'envoler.

Je mets ma main sur le sol et il se crevasse
et les taupes s'évadent des galeries en gémissant.
Oh, si j'avais quelque pesanteur, tant soit peu
je pourrais m'envoler

Je mets mon âme dans le corps
et lui de s'allonger, de dévaler
en souffrant comme une rivière de montagne
à cause de ses poissons déments.
Oh, si j'avais quelque pesanteur, tant soit peu,
je pourrais m'envoler.

Je me mets à genoux devant toi
ainsi ton visage se fracasse
contre mes genoux en miettes réduits.
Oh, si j'avais quelque pesanteur, tant soit peu,
je pourrais m'envoler

Je touche d'une main le serpent
et celui-ci tombe en poussière
Je touche d'une main la selle du cheval
et celui-ci se pulvérise

Je ne te dis qu'une seule parole

et tu coules dessus
pareil au sang qui dégouline du couteau.
Oh, si j'avais moi quelque pesanteur, tant soit peu,
je pourrais m'envoler

Je crie, et mon cri foudroie les oiseaux
je pleure et l'escalier se cristallise
je tente de rester ;
la seconde se fracture toute noire.
Oh, si j'avais quelque pesanteur, tant soit peu,
je pourrais m'envoler.

CHANSON

Combien accablant, Dieu, est ce rayon à toi
je devrais avoir un œil de poisson
pour y voir
quand le contour de mon oiseau se mue en un A
et mon rocher en déboire

Comme c'est dur de pondre un œuf !
Quel travail pour un ovale !
Personne n'appartient à soi
de même que personne
n'appartient à toi

Oiseaux batifolent dans le ciel.
Oiseaux batifolent sur l'arbre.
Es-tu de force, ô, l'ascète,
depuis ta cachette,
à les comprendre ?

C'est du lait rouge, de glaive, que je boirais
lorsqu' au début de l'hiver, le blizzard tend, en trombe,
son cou interminable, à tête étoilée
et pousse son corps au-delà des montagnes dans les tombes

Je le devine par un souffle tout traversé
par un rayon dépareillé, polaire.
Avec des crocs de glace, je tire désespéré
le fœtus du ventre de l'Ourse outre ses frontières.

VASILE VOICULESCU

ECCE HOMO

Quels nouveaux tourments me procure le matin ?
Abîmes de tortures sous mes pas chancelants...
O, Dieu, pourquoi me donner la vie comme un gain
Et me demander, pour chaque jour, du supplément ?

 Tout ce que tu créas de beau et d'accompli
 De moi le tiras, usant de la douleur.
Je contemple la femme: rien que Chair et oubli:
Une urne – fût-elle suave – avec les cendres du bonheur.

 Est-ce pour m'être mêlé aux anges et animaux,
Ou que mes idées te valent ennemis méchants comme tout ?
 Tu habites les hauteurs, ta lumière d'en haut
 Vieillit avant de parvenir jusqu'à nous.

Mais tout seul, mon corps en quête de rédemption
 Sur une croix de péchés je crucifie,
Alors que l'âme, d'immortalité goulue,
De simples racines amères je la nourris.

editie on-line www.cartesiarte.ro

Aceasta carte poate fi comandata la adresa: www.corectbooks.com